

Négatif

Bulletin irrégulier – Avril 2011 – n°14

Un automne en queue de poisson

Il paraît hasardeux de vouloir donner aujourd'hui une interprétation trop rapide et définitive du mouvement de protestation de l'automne 2010 contre ladite réforme des retraites. Au-delà de l'aspect purement phénoménologique, que s'est-il réellement passé ? Comment expliquer que des millions de personnes soient, à intervalles rapprochés, descendues dans la rue avec une hargne toute nouvelle, pour accepter de rentrer dans le rang et mettre fin à leur protestation en l'espace de quelques jours ? Le seul vote de la loi au Parlement a-t-il obtenu cet effet et révélé un sentiment d'impuissance tel qu'il est apparu urgent d'attendre les élections présidentielles et législatives de 2012 ? Inversement, est-il permis de penser que malgré son rapide effilochement, ce mouvement a marqué une étape dans le renforcement de la conscience que la logique du Capital condamne de plus en plus de gens à une dégradation sans fin de leurs conditions de vie ?

On peut naturellement considérer que ce mouvement s'est une nouvelle fois largement aligné sur le calendrier imposé par les directions syndicales et qu'il s'agit là d'une faiblesse majeure et réitérative. Ce constat s'impose, mais il ne suffit pas. En effet, nous avons eu cette fois le sentiment que ces dernières, en manœuvrant pour encadrer une colère qu'elles ne pouvaient faire autrement que d'« accompagner », pour éviter de se montrer trop visiblement sous leurs traits essentiels de spécialistes de l'apparence, se sont trouvées prises à leur propre jeu. Il est vrai que la journée de grève et de manifestations du 24 juin 2010, date peu alléchante à priori, avait pris une

ampleur inattendue et montré une réelle détermination, d'où la nécessité pour les directions syndicales d'appeler à une, puis à plusieurs autres journées d'action dès le début du mois de septembre. Cette stratégie était destinée à user les manifestants, selon un scénario désormais éprouvé, puisque l'on savait bien qu'elle ne ferait pas plier le gouvernement.

Or la surprise est venue du fait qu'ils ont été de plus en plus nombreux dans la rue, que la colère n'a pas, ou pas immédiatement, pas facilement, fait place à la résignation, et qu'elle s'est accompagnée de grèves dans les transports, dans les raffineries, dans de nombreux autres secteurs publics et privés, dans les lycées et dans une moindre mesure dans les universités. Qui plus est, ces grèves ont été généralement lancées à la base, par des individus syndiqués ou non que n'avait pas découragés le double langage des centrales syndicales, qui d'un côté faisaient mine d'apporter leur soutien mais de l'autre, en n'appelant jamais à un durcissement et une extension du mouvement, laissaient entendre qu'elles s'y opposeraient même si nécessaire. Qui aurait pu encore espérer qu'elles agiraient autrement ? Que dans de nombreux endroits se soit développée une tendance à l'auto-organisation n'est pas fait pour surprendre, tant il est clairement apparu que la seule façon de lutter efficacement était pour les travailleurs de ne compter que sur leurs propres forces. Mais ce n'est que rarement que cette forme de lutte s'est accompagnée d'une critique radicale des syndicats, de leur rôle, de leur stratégie, et encore moins de l'idée que

l'assemblée générale des travailleurs devait se constituer en seule instance légitime et représentative, sur les bases de la démocratie directe. Trop souvent en effet ces assemblées générales, là où elles ont existé, se sont plus souvent vécues comme des outils de mobilisation, éventuellement de discussion, pouvant s'accommoder des syndicats et de leurs permanents, voire collaborer avec eux, sans remettre en cause le rôle de négociateurs de tous ces techniciens en « ingénierie sociale ».

Force a été de constater que la « grève générale », dont les foyers locaux ou sectoriels de grève illimitée auraient éventuellement pu servir de facteur déclencheur, ne s'est pas produite. De nombreux participants au mouvement ont alors fait reposer leur stratégie sur les épaules des ouvriers des raffineries, pensant que ces derniers avaient la capacité de bloquer la vie économique du pays. Mais pouvaient-ils supporter ce poids ? Souhaitaient-ils d'ailleurs aller jusque-là ? Comment imaginer que quelques milliers d'ouvriers se lanceraient dans une aventure à laquelle avaient renoncé les millions de travailleurs qui par ailleurs manifestaient et montraient leur opposition au projet gouvernemental ? Ainsi, lorsque s'est dessinée la reprise du travail dans les raffineries, malgré l'existence d'une résistance encore réelle, il est devenu évident que le mouvement allait entamer un reflux inexorable, qu'il ne passerait pas les vacances de la Toussaint.

* * * * *

La contradiction entre la ténacité qui a conduit tout ce monde dans la rue et le fait que la grève générale n'ait pas pris est particulièrement flagrante. Elle n'est cependant pas tout à fait surprenante. Ce mouvement s'est produit après une période de quatre décennies de réaction, pendant lesquelles les classes dominantes ont entrepris de reconquérir le terrain qu'elles avaient perdu au gré des circonstances historiques et des luttes sociales. Cette reconquête s'est accompagnée d'une

offensive idéologique qui a renforcé de manière considérable l'hégémonie culturelle des forces de la domination, hégémonie qui avait été sérieusement ébréchée par la vague contestataire ayant culminé à la fin des années soixante dans de nombreux pays du monde. Cette reprise en main idéologique est devenue très sensible en France au milieu des années soixante-dix. Elle a consisté à assimiler toute alternative au capitalisme au totalitarisme des pays dits communistes. Ainsi, toute rupture radicale avec le capitalisme ne pouvait se présenter que sous la forme des « révolutions » du passé, qui avaient débouché sur la terreur étatique. Bien entendu, la soupe ainsi servie évacuait toute analyse historique sérieuse, tout en refusant aux hommes la possibilité d'imaginer et de se forger un futur qui ne soit pas la répétition mécanique de ce passé. Décidément, le seul régime envisageable était bien celui qu'on connaissait déjà à l'Ouest, ladite « démocratie », totalement liée au destin du capitalisme libéral, cadeau des dieux fait aux hommes. Ainsi l'« antitotalitarisme » des années soixante-dix, avec son cortège de nouveaux philosophes et d'« intellectuels » qui venaient de quitter le bateau de la « contestation » parce qu'il n'était plus suffisamment porteur, s'est révélé n'être que cette entreprise de néantisation des espoirs de transformation du monde. Les années quatre-vingt avec le culte de l'argent roi, la déception qui avait suivi de peu l'arrivée de la gauche au pouvoir et l'effondrement des dictatures en Europe de l'Est allaient achever le travail du rouleau compresseur idéologique des classes dominantes et laisser les travailleurs dans le plus profond désarroi, favorisant ainsi l'extraordinaire recul social qui s'est dessiné depuis.

* * * * *

L'échec de la plupart des mouvements sociaux de la première décennie du vingt et unième siècle est donc essentiellement à chercher dans l'absence d'horizon alternatif au capitalisme. On ne se lance pas dans une grève générale si l'on n'a

pas en point de mire sinon la transformation radicale immédiate de la société, du moins l'idée que cette transformation est possible. L'action que l'on va mener en se lançant dans une grève longue doit représenter une étape vers la réalisation de cet objectif. Aujourd'hui il n'existe pas, ou plus, ou pas encore, d'imaginaire social susceptible de porter un tel type de mouvement.

La notion d'hégémonie culturelle implique une domination idéologique telle que ceux qu'elle vise apporte leur consentement au type de société qu'on leur impose. Il ne s'agit pas d'un consentement spontané et joyeux, c'est un consentement faute de mieux. Il est proche de la résignation et ne conduit qu'à des luttes défensives face aux attaques menées au nom de la nécessité, sans qu'il ne soit bien sûr jamais dit que cette nécessité obéit aux règles d'un système de domination, à la logique du Capital. C'est ainsi qu'une nouvelle fois encore, le pouvoir est parvenu à ses fins, en faisant voter sa loi malgré une opposition forte qu'il peut se permettre de mépriser, parce qu'elle ne dispose d'aucune véritable perspective.

* * * * *

Alors pourquoi peut-on émettre l'idée que ce nouvel échec sur le terrain n'est sans doute pas à mettre sur le même plan que ceux qui ont précédé ? Peut-être parce que cette hargne que tout le monde a pu constater, et qui ne s'est pas évanouie avec le reflux de la fin du mois d'octobre, montre que le pouvoir n'est pas parvenu à convaincre. En repoussant l'âge du départ à la retraite des travailleurs, il a montré qu'il n'y avait plus de limites à sa politique, que les attaques contre les conditions de vie n'aurait jamais de cesse et qu'il était sûr désormais que tous les secteurs de la vie sociale qui apparaissaient encore comme protégés allaient être atteints, que la misère était certaine pour de plus en plus de gens, qu'elle était déjà là. Car plus peut-être que toutes les dernières régressions sociales en date, celle qui a touché la durée du temps passé au travail au cours d'une vie a conduit

à un questionnement existentiel. Que signifie, pour un être humain, le fait de passer plus de quarante ans de sa vie dans un milieu où les pratiques de plus en plus agressives du « management » moderne infantilisent et humilient, sans même qu'il ait l'espoir de voir ses conditions de survie s'améliorer, bien au contraire ? En bref, par son intransigeance, le pouvoir a montré que la discussion n'était plus à l'ordre du jour, que le capitalisme n'avait plus rien à offrir, même plus, comme l'ont prouvé dans les semaines qui ont suivi les perturbations dues à la neige, un début d'efficacité dans des situations qui n'auraient pas fait la une des médias il y a encore quelques décennies. Et cela commence à se savoir, et pas seulement en France, ainsi que l'illustrent les manifestations et grèves récentes dans d'autres pays, notamment en Europe. Le deuil du réformisme, dans l'acception que ce terme avait pris au vingtième siècle, c'est-à-dire la possibilité de réformer le capitalisme, voire d'en faire un système qui assure le progrès social de tous, comme avaient pu le laisser croire les fameuses trente années qui avaient suivi la Seconde Guerre mondiale, se produit dans la douleur. L'espoir même qu'il existe encore une possibilité d'agir sur les effets les plus néfastes du système dominant sans le remettre lui-même en cause dans sa globalité tend lui-même à s'évaporer.

C'est donc avant tout comme un effondrement du crédit accordé aux classes dominantes qu'il faut interpréter le mouvement de protestation de l'automne 2010. Cette défiance concerne les partis de droite comme de gauche, qui jouent chacun leur rôle dans la fabrique du consentement, même si par ailleurs les derniers venaient à l'emporter aux élections de 2012, en vertu d'un mouvement de balancier désormais bien connu¹. Mais elle ne suffira pas pour faire franchir de nouvelles étapes, tant que l'hégémonie culturelle des classes dominantes ne sera pas à nouveau battue en brèche. Aujourd'hui, l'inefficacité montrée par l'argumentation dominante lors du

¹ Voir à ce sujet notre article « Les élections, expression achevée du nihilisme européen », paru dans le numéro 8 de Négatif.

dernier mouvement offre peut-être l'occasion d'un début de reconquête du terrain idéologique, dans les pays où se sont développés des mouvements de protestation. Cette reconquête passe par le développement d'un dialogue public qui, à vrai dire, a déjà commencé hors des médias dominants, mais qui est resté limité à certains milieux, sans jamais entrer en osmose avec la lutte sur le terrain. Depuis une dizaine d'années en effet, la floraison de maisons d'édition publiant des ouvrages d'analyse critique du monde existant, et ce qui est assez nouveau, de plus en plus de traductions, l'apparition de nouvelles revues, le tournage de documentaires dénonçant les effets désastreux du capitalisme ultra-libéral sur la planète et sur ceux qui l'habitent tant bien que mal, sont des signes qui montrent que nombreux sont ceux à s'être lancés dans une nouvelle recherche au vu du constat de l'impasse politique qui s'est dessinée dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix... Faire ce constat ne revient pas à faire preuve d'un optimisme démesuré, loin de là. Le

handicap par rapport aux années soixante est très lourd, car la longue période de purge néo-libérale a fait descendre le niveau de politisation au plus bas. N'oublions pas non plus que les mouvements des années soixante, même s'ils ont effrayé les classes dominantes et les ont contraintes à réagir, se sont soldés par des échecs. Entre-temps, le monde est devenu de plus en plus complexe et il serait parfaitement illusoire de penser qu'il pourrait être transformé autrement qu'au bout un long processus à la fois critique et pratique, qui marquerait la fin de la séparation entre ceux qui émettent des idées et ceux qui résistent concrètement. Ce processus doit être mené par des individus parfaitement conscients des objectifs qu'il faudrait atteindre, à savoir une société dans laquelle ils prendraient leur destin en main et où toute forme de domination politique et de violence serait bannie.

Une société douce à l'homme, aux antipodes de celle dans laquelle nous survivons, de plus en plus mal. ■

UN BEL AVENIR RADIEUX !

Nous assistons à un tournant historique. Un système a vécu qui nous laisse dans un monde failli. La croyance en la toute-puissance du marché, la représentation selon laquelle la société pourrait s'organiser autour de la concurrence libre et non faussée, l'autorégulation des marchés, s'effondre. Ce qui reste d'actualité, c'est l'explosion du système sous le poids de l'endettement chronique des États ou bien la remise en cause d'une grande partie des acquis arrachés de haute lutte par le mouvement social.

L'État contre la société

La lutte actuelle autour du maintien du régime de retraite par répartition montre que les classes dirigeantes entendent garantir la survie du capitalisme qui connaît une de ses crises historiques les plus graves, notamment par le recours à la violence de façon à généraliser la peur.

Le régime de retraite est un symbole fort puisqu'il est au cœur du pacte social issu de la Libération. Un recul du gouvernement serait un coup d'arrêt mis aux politiques de régression sociale destinées à adapter nos sociétés à la nouvelle configuration internationale : la gestion d'une crise systémique du capitalisme et l'autoritarisme implacable que cela nécessite. Une défaite du mouvement social en France, le pays développé qui a sans doute le mieux résisté à l'idéologie libérale, préparerait au contraire le terrain à une liquidation sociale humainement dramatique.

Le retour des années 30 ?

Dans ce contexte, il n'est pas étonnant que les sociétés européennes renouent avec leurs vieux démons : le racisme et le nationalisme. Ce n'est pas seulement que la mise à sac des acquis sociaux et l'extorsion des richesses par une infime minorité de prédateurs empêchent la satisfaction des besoins sociaux de base, c'est aussi que toute possibilité de communauté humaine fraternelle s'évanouit. Quand les hommes ont tout perdu, même l'espoir des jours meilleurs, il ne leur reste que la fierté nationale, l'appartenance identitaire et exclusive fondée sur la peur de



l'Autre. C'est ce dont témoigne la fascisation des esprits qui progresse un peu partout en Europe. Mais il n'est pas sûr que nos pseudo-démocraties basculent dans des régimes totalitaires tels que le siècle dernier en a connus. Nous assistons bien davantage à un glissement, de façon progressive, de l'ordre républicain à un état d'exception qui tait son nom.

Dans l'État le plus libre du monde, la liberté sera bientôt la liberté des chiens.

L'utopie ou la mort

La folie furieuse passant maintenant pour du bon sens, les *ordonnateurs du monde éructent sans discontinuer et comme pour accompagner les charges des flics* que la politique qu'ils appliquent est un ensemble d'évidences objectives, une vérité qui repose sur des lois naturelles auxquelles nul ne saurait échapper. Il n'y a pourtant pas de fatalité : en nous regroupant par-delà les appartenances politiques ou syndicales dans des comités de lutte ou des assemblées générales souveraines interprofessionnelles et inter catégorielles, nous faisons tomber les barrières entre individus et groupes sociaux. Le mouvement de rébellion contre la liquidation du système de retraite a déjà ainsi dépassé cette question et il met à présent en cause un ordre et un modèle social vomis. Mais il n'y aura pas de lutte radicale intense et large si on ne requalifie pas dans le présent la perspective révolutionnaire, laquelle ne peut être aujourd'hui qu'une ligne de force, un projet d'utopie libertaire. C'est-à-dire une image gagnant en puissance, en précision et en épaisseur au fur et à mesure que le combat pour l'émancipation sociale s'intensifie.

Pour le moment, la meilleure organisation est celle qui consiste à regrouper le maximum de forces et de volontés autour de l'idée d'une rupture radicale avec le capitalisme. ■

Un temps qui dure longtemps

Il se pourrait bien que minuit sonne encore une fois dans le siècle et que nous soyons les enfants de minuit. Mais cela ne suffit pas. Il faut en outre que notre nuit ne soit plus gouvernée par aucune idée. Nous allons donc désorientés dans la pénombre en confondant le spectre et l'ombre. Les dirigeants du monde promis à sa ruine ne se réclament même pas d'une idéologie, tant il est vrai qu'ils n'ont que de pauvres réponses à opposer à la misère de l'époque, un « prêt-à-penser » qu'ils veulent faire passer pour du bon sens. Mais nous n'avons plus aucune question sur laquelle prendre appui. Plus aucune question pour éclairer un peu la nuit – c'est bien cela l'ère du

vide. Critiquer, c'est mettre en crise. Pour le moment, la crise est le fait du système capitaliste lui-même et de ses excès et non celui d'une action concertée de ses ennemis. En ce sens, nous vivons dans un monde où le Capital ne semble plus converser qu'avec lui-même en un soliloque permanent.

**UNE ÉPOQUE FORMIDABLE QUI AURA ÉTÉ COMME LE
LABORATOIRE DE TOUTES LES ATROCITÉS INVENTÉES
DEPUIS**

L'ARGENT MAGIQUE

QUI NE SE REPRODUIT QU'A PARTIR DE LUI-MEME,

L'ENTREPRISE COMME EPOPEE,

LA SCIENCE ECONOMIQUE COMME CONNAISSANCE PURE ET PARFAITE,

LA REPRODUCTION DU CAPITAL COMME RECIT,

LE TRADER COMME SUJET HISTORIQUE...

COMME LE LANGAGE EST LE SEUL HEROS DE *L'ULYSSE* DE JOYCE, LE ROMAN DE CES DERNIERES ANNEES AURAIT POUR SEUL ET UNIQUE SUJET LE FRIC. QUANT A SON ESPACE, C'EST L'ENTREPRISE OU DISPARAISSENT TOUTES LES CONTRADICTIONS.

.....

Une modernisation conservatrice

Comment appeler l'énorme entreprise de démolition qui caractérise les années allant de 1970 et surtout 1980 à nos jours ? Révolution conservatrice ? Contre-révolution ? Triomphe éclatant de la Réaction ? Le terme de modernisation conservatrice est somme toute le plus proche de la réalité historique.

La perte d'expérience n'est pas un phénomène nouveau. Cela remonte au moins à l'origine immédiate de notre modernité, celle du XIXe siècle. Les soldats qui reviennent du front après la Première Guerre mondiale sont frappés de mutisme et ne peuvent témoigner pour certains d'entre eux, pour ne rien dire de l'expérience indicible ou intransmissible des camps au cours de la Deuxième Guerre mondiale. La généralisation du salariat, c'est-à-dire de la dépossession de soi, de son travail, de son temps et de son savoir-faire privatisés par les capitalistes, peut être aussi vue comme une perte d'expérience. Mais quelque chose de plus brutal et profond s'est produit dans l'époque récente. Il suffit de se souvenir que l'Italie des années 1970 a connu une lutte sociale et anticapitaliste intense bien qu'en grande partie territorialement localisée. Or à peine dix ans après, l'État a réussi à organiser le silence autour de ces luttes pour l'émancipation bien vite enterrées. Et quand elles sont exhumées pour les besoins de la propagande d'État, c'est en tant qu' « actions terroristes » alors qu'il s'agissait, jusqu'au milieu des années 1970 au moins, d'un mouvement de contestation de masse. À tel point que les militants révolutionnaires des années de plomb ont maintenant l'impression d'être de parfaits étrangers dans un pays bizarre, le leur, où les luttes et les affrontements politiques d'hier ne semblent avoir laissé aucune trace. En Espagne, à la mort de Franco, la « démocratie de marché » s'est presque immédiatement imposée alors même que la CNT anarcho-syndicaliste était en 1936 la principale organisation ouvrière. Il est vrai que la « modernisation libérale » de l'Espagne est entamée dès les années 1960, sous l'influence de l'Opus Dei notamment. Il faut aussi mettre la victoire facile de la

démocratie libérale sur le compte d'une incapacité des forces révolutionnaires à prendre en considération les changements sociaux profonds survenus entre temps en Occident et les nouvelles formes de légitimation de la domination capitaliste. L'entrée de l'Espagne dans le « Paradis européen », le meilleur des mondes possibles, a fini de reléguer dans la nuit le mouvement révolutionnaire ibérique.

Autres grands oubliés de l'histoire, ou plutôt disparus – les dissidents des pays de l'Est. Portés aux nues par l'intelligentsia anti-autoritaire occidentale, ils furent balayés en même temps que le mur de Berlin. Porteurs d'une promesse qui aurait malgré tout pu représenter une alternative, le socialisme à visage humain, c'est à peine s'ils ont un jour existé. L'organisation de l'oubli autour de ces dissidents d'hier peut fort bien s'expliquer. Ils viennent nous rappeler qu'il pouvait y avoir une opposition à l'Est, alors que dans nos démocraties de marché il ne peut être tout au plus question d'alternance, autrement dit de recommencement du même sous des formes à peine différentes.

Le film de Florian Henckel von Donnersmarck, *La Vie des autres*, dit bien la farce à laquelle la chute du Mur a donné lieu et le désarroi dans lequel ont été plongés les dissidents devant le nouveau conformisme : le réalisme du marché. On voit dans la dernière scène du film un ancien dirigeant du parti communiste de la RDA, qui semble s'être fort bien adapté au nouvel ordre international et qui a sans doute su se maintenir dans l'appareil d'État, interpellé à la sortie d'une représentation théâtrale une vieille connaissance, l'écrivain Dreymann, ancien chouchou du régime qui finit par basculer dans la dissidence :

- Alors Dreymann, comment ça va depuis tout ce temps ? Quand même, on était bien dans notre petite république de RDA. Une vraie patrie pour les arts, n'est-ce pas ? Regardez, vous n'avez plus rien publié depuis la chute du Mur !

Il y a quelque ironie à ce que la démocratie de bazar ait réussi là où quatre-vingts ans de stalinisme ont échoué : réduire au silence toute forme de dissidence. Et quand d'autres voix tentent de se faire entendre, c'est dans le vide.

Aujourd'hui, l'expérience ne semble pouvoir se vivre que sur le mode du mensonge. C'est vrai aussi bien des évidences qui entendent réduire l'histoire de tout le mouvement communiste au socialisme réel (le marxisme-léninisme dans ses différentes composantes) que des considérations sur la nature de nos sociétés, la tyrannie implacable du marché sans entrave que les idéologues de tout acabit font passer pour le stade ultime et indépassable de la liberté.

Plus qu'à la perte, c'est à la destruction de l'expérience historique que nous nous affrontons à présent.

.....

Héros de ce temps

On a beau parler de crépuscule, on n'en a jamais fini avec les idoles et le bruit sourd qu'elles font dans le cœur des hommes.

J'ai dû subir quelques éclipses et changer de forme, mais rien ne danse comme le Dieu vivant.

1983 fut l'année de mon retour en grâce. Il en a fallu aux religions pour devenir quelque chose dans ce bas monde alors que ma reconquête n'a pris que quelques mois. J'ai certes quelques bons apôtres dévoués et nombreux. Pour ne pas lasser, je les change souvent. Ils disent « *j'ai changé* », mais c'est pour rester les mêmes. Si les temps changent, c'est qu'il faut changer avec eux !

1983, donc. Mes oracles chantent « Que vive la crise, elle est pleine de promesses ». À la télévision, où je suis partout, un vieux comédien se repent et répudie son dieu ancien sous l'œil attendri de mes disciples. Ils appellent à de nouvelles conversions. Bientôt je serai le Monde et je ferai croire que j'ai dans ma valise la Liberté et la Démocratie qui me suivent où que j'aille.

Un petit astucieux allait beaucoup faire pour mon étoile. Il avait la formule magique qui convertit le plomb en or.

- *La crise ? J'y suis né, j'ai grandi dedans moi monsieur.*

C'est l'histoire du petit gars qui s'en est sorti :

- *Si vous avez un tempérament d'aventurier et si vous êtes capables de tout risquer pour tout gagner, vous serez peut-être comme lui un faiseur de fric.*

Voilà, j'ai réinventé la ruée vers l'or.

Mes apôtres firent de moi un nouveau récit du monde et ont inventé une langue : le Wall Street english language. Je reprenais mes habitudes.

Mais ce n'était qu'un début. Il fallait encore que je fixe ma propre crise, que je l'enracine pour mieux la faire oublier. Les balancements de la Bourse devinrent donc la prière obligatoire aux accents de mouvements dionysiaques.

Je circule partout dans un monde que j'ai rendu liquide.

Pour tuer l'ennui dans ce temps immobile, je déchaîne continuellement des vagues de désirs creux :

Jour de fièvre



SOLDES d'été

Parfois des renégats blasphèment contre moi en me désignant par un de mes nombreux noms : CAC 40, Euro stock, Dow Jones, Nikkei, que sais-je encore moi qui suis le Dieu des dieux. Alors j'envoie les flics des mots, les tyrans du langage pour porter la bonne parole :

« Il n'y a de monde possible que ce monde et nous sommes ses prophètes. »

Mais je ne tremble pas dans les bourrasques et les tempêtes. Tant que je serai l'air que vous respirez avec un sourire complice, le monde sera mon royaume et mon règne durera.

Mes apôtres égrènent mon évangile, la Loi du Marché sacro-saint. Vous aimez les jeux de hasard où vous perdez tout. Mais je sais rendre aux sujets méritants. Et quand vous perdez tout, vous recommencez comme pour vérifier que ma puissance ne vous abandonne pas.

Contre les éternelles litanies des repentis

De même, la modernisation conservatrice a eu pour principal objectif l'organisation de l'oubli autour de Mai 68. Évidemment un tel oubli, ou enfouissement à tout le moins, a été possible du fait des faiblesses du mouvement, et notamment de son impossibilité de déboucher sur une politique d'émancipation générale. C'est ce qui explique la facilité avec laquelle

l'événement a pu être occulté, même si son souvenir reste tenace, la promesse qu'il contient toujours brûlante.

On dit maintenant qu'il n'y a pas eu de génération 68. C'est faux. En tout cas il y a bien eu quelques opportunistes qui ont su constituer un bloc sur les ruines du mouvement pour conquérir le pouvoir intellectuel et culturel.

Se revendiquant les enfants de Mai 1968 alors qu'ils étaient la plupart du temps tout entiers accaparés par la perspective du pouvoir, ils sont passés de la dévotion marxiste-léniniste à la religion du Marché. Avec la bonne conscience de l'évidence bien comprise :

- *J'ai vu les ouvriers, ils n'étaient pas révolutionnaires et n'aspiraient qu'au bien être qu'offrait la société de consommation.*

Le problème c'est que là n'est pas la question. Et il faut être bien naïf ou dévot pour croire que la classe ouvrière serait révolutionnaire en tout lieu et de tout temps, bien peu marxiste en tout cas. Tout cela dépend en grande partie de la situation sociale-historique, de l'existence ou non d'une volonté collective, de l'état de conscience sociale et politique. Mais il est absurde de partir de cette constatation ou de s'en contenter. Aujourd'hui, la seule chose qui importe est celle de savoir si nos sociétés, le système social et politique actuel, nous entraînent vers plus de liberté et de civilisation ou non. À contempler le champ de ruines où nous nous débattons et les gravats qui s'accumulent un peu plus chaque jour, la réponse ne fait aucun doute. S'il est bien vrai que la lucidité est la forme supérieure de la critique, un nouvel élan révolutionnaire ne pourra pas faire autrement que de se développer à partir de ce triste constat.

La gare Montparnasse occupée. Ils veulent une revalorisation de leur spécialité.

Grève des anesthésistes

« Décidemment, ce pays devient fou.

Maintenant il n'y a plus ni mesure, ni réserve. »

Les milieux d'affaires pour les retraites par capitalisation

« Une hausse des cotisations ne ferait qu'aggraver les difficultés du pays en matière de compétitivité. Tout cela coûte bien trop cher, essayez plutôt la misère. »

L'organisation des apparences

Nos sociétés ont une matrice, la loi d'airain du profit. Quant à leur idéologie, c'est l'hypocrisie la plus grossière qui voudrait faire passer la plus stricte défense des intérêts particuliers de quelques-uns pour le bien commun.

Dans l'univers clos du monde actuel, tout ce qui a de l'intérêt ou apparaît comme fondamental est caché enfoui pour échapper à un espace public qui se réduit lui-même comme une peau de chagrin. Aussi la *diplomatie du secret* est une expression qui continue à bien définir la politique telle qu'elle n'en finit pas de se pratiquer. Et il en sera ainsi tant qu'elle restera affaire de spécialistes. À tel point que tout ce qui est maintenant discuté en plein jour n'a aucun intérêt ou relève de la politique-fiction.

Et quand le fonctionnement réel de nos sociétés finit par se dévoiler, tout cela apparaît étrange et semble relever d'un excès ou d'un malencontreux accident. On se souvient de la fameuse phrase d'un dirigeant d'un média prospère et qui compte beaucoup dans l'encadrement des consciences : *nous sommes là pour vendre du temps de cerveau disponible*. La formule en elle-même n'a rien de choquant tant elle ne fait que parfaitement définir le rôle de l'industrie culturelle. Si elle a déclenché autant de commentaires gênés, c'est parce qu'elle n'aurait jamais dû être révélée au grand public. On pourrait faire la même remarque à propos des affaires concernant le financement de la vie politique. Alors que la classe politique reste debout dans sa fange, on voit que là où tout n'était que vertu tout est vice en vérité, là où devait prévaloir le bien commun

trionphent les intérêts particuliers et les privilèges de quelques-uns. Mais plutôt que d'y voir l'ordre ordinaire des choses, tout se passe comme si cela ne devait être que des outrances ou des abus regrettables. En ce sens, on peut effectivement dire que le vrai est un moment du faux ; mais il n'est pas perçu comme tel.

Il faudrait analyser le fonctionnement de la domination en partant des deux concepts inventés par Antonio Gramsci : celui de bloc historique et celui d'organisation du consensus.

Tout commence dans la deuxième moitié des années soixante-dix, quand les « nouveaux philosophes » et quelques autres dans leur sillage partent à la conquête du pouvoir intellectuel, en faisant leur l'idée d'antitotalitarisme ou des droits de l'homme dans leur version humanitaire. Ils ont d'autant mieux réussi que la pensée révolutionnaire était faible ou, à tout le moins, en voie de décomposition. Reste qu'ils ont réussi à être les conseillers de tous les princes depuis, qu'ils soient de droite ou de gauche. Ils ont joué un rôle prépondérant dans le retour à l'ordre moral et ont pris part activement à la modernisation conservatrice qui s'accélère en 1983. Il faudrait voir précisément comment ils occupent tout l'espace médiatique et scellent des alliances avec les grands groupes industriels et financiers, forment des réseaux. En disant quoi penser ou comment ne pas penser (l'un d'entre eux a même déclaré après les attentats du World Trade Center que « tenter de comprendre, c'était déjà justifier »), ils tiennent formidablement leur rang de chiens de garde, de relais entre l'infrastructure (l'économie) et la superstructure (l'idéologie, les croyances, les représentations sociales et politiques). Pour toutes ces raisons, Gramsci qualifie ces intellectuels d'organiques, organiquement liés à l'État s'entend, ou d'intellectuels de la superstructure. Il ne fait aucun doute que la contre-révolution qui s'est développée ces dernières décennies s'est finalement imposée à partir de la constitution d'un bloc historique nouveau qu'il faudrait analyser plus précisément pour comprendre tout à fait les ressorts actuels de la domination. En tout état de cause, le triomphe de la Réaction n'est pas une simple victoire politique ; elle est sans doute d'abord idéologique au sens fort du terme, autrement dit culturelle. C'est la raison pour laquelle elle est tellement profonde et si durable.

On entend parfois dire que Mai 68 a sapé toute autorité. C'est faux. C'est bien davantage la modernisation conservatrice qui s'en est suivie qui a restauré la valeur de toutes les valeurs : le fric.

Dans les années 80, on a vu une nouvelle forme de capitalistes émerger, tournés vers l'enrichissement facile et rapide et la spéculation. Mais ces capitalistes ne représentent pas vraiment une classe à part et ils ont dans une très large mesure fusionné avec les capitalistes « producteurs », tant et si bien qu'il est difficile de distinguer les uns des autres : ce sont souvent les mêmes qui spéculent et investissent dans le secteur productif en fonction de la conjonction et des possibilités de valorisation du capital. On voit bien maintenant à quel point l'idée d'une différence entre un bon capitalisme productif et le mauvais capitalisme financier est absurde et sans fondement. Cela explique aussi pourquoi un autre capitalisme n'est pas possible. Dans les dernières années, une mutation s'est opérée toutefois : les financiers ont pris le dessus sur les industriels ; d'où sans doute aussi les changements dans la culture du capitalisme, pour peu que l'on puisse encore parler de culture tant la seule morale de l'histoire semble être maintenant : *« prends l'oseille et tire-toi vite fait ! »*

Le système de domination actuel ne peut même pas se revendiquer d'une idéologie extrêmement élaborée. C'est plutôt un ensemble de fausses évidences que l'on cherche à faire passer pour du bon sens, des croyances qui relèvent souvent d'une quasi-religion qui n'a même plus besoin de justification. En revanche, la légitimation capitaliste peut s'opérer à partir de dispositifs et de moyens techniques de plus en plus sophistiqués. À ce titre, l'exemple des sondages qui prolifèrent depuis quelques années (surtout depuis le début des années 1990) est édifiant. Tout le monde sait qu'ils sont une supercherie d'un point de vue scientifique, mais ils n'en finissent pas de remplir le vide de la vie quotidienne. Sans doute parce qu'ils sont une marchandise qui rapporte mais aussi parce que, en prescrivant des façons de penser ou des manières d'être et d'agir, ils sont au cœur de la réification contemporaine. Idéologiquement, ils ont un rôle d'encadrement très efficace. Surtout, ils neutralisent toute expression politique autonome en prétendant penser pour les masses et parler au nom des multitudes. Sondages et

autres enquêtes d'opinion sont donc encore un outil au service de la pacification sociale en ce sens qu'ils viennent remplir un vide : celui laissé par un espace public qui a pratiquement cessé d'exister.

Dans le monde réellement inversé, on se croit libre alors qu'on ne fait qu'adopter spontanément une opinion préfabriquée, ce que l'expression *les médias pensent comme moi* rend bien¹. Ce sont aussi ces artefacts, ce système artificiel fait d'images et de discours, qui font écran entre les hommes et le réel et empêchent de faire directement l'expérience du monde.

Contrairement à ce que l'on entend dire, nous n'en avons pas fini avec les idéologies. L'époque a même plutôt tout d'idéologique, ou plutôt tout du triomphe d'une idéologie que l'on peut appeler au choix néolibéralisme, démocratie de marché, société bureaucratique de type libéral... Il suffit de se souvenir que la dirigeante actuelle du patronat a fait carrière non pas dans l'industrie mais à la tête d'un institut de sondages pour en être convaincu. L'organisation du monde actuel, sans rival, peut en outre apparaître sous les traits d'un ordre naturel qui est là depuis toujours plutôt que lié à un ensemble de rapports de forces sociales et politiques.

Il faudrait aussi montrer comment experts, spécialistes de l'opinion publique et autres sondeurs ont complètement remplacé les anciennes autorités intellectuelles et morales. Par exemple les enseignants, culturellement disqualifiés par une prolétarianisation profonde si l'on considère qu'ils sont au fil des années toujours un peu plus dépossédés de leur rôle d'éducateurs et incapables de prendre collectivement des positions politiques, sont maintenant dans l'impossibilité de porter la moindre critique autour de laquelle lancer un mouvement de résistance contre un système de domination dont l'emprise ne fait que croître dans un secteur qu'il n'avait pas encore entièrement colonisé jusqu'à présent.

La capacité des dirigeants à convertir le futur indéterminé en présent perpétuel témoigne de l'avance qu'ils ont maintenant sur leurs ennemis. Et notre impression d'être relégués dans la nuit vient de notre désarmement idéologique, de notre incapacité à saisir le réel dans toute sa complexité. Rien n'aiguise la critique comme la défaite, mais à condition toutefois de reconnaître sa défaite. Il faut aussi savoir accepter que l'on a été vaincu pour élaborer un nouveau moment critique.

.....

Un camp de Roms évacué dans la violence.

Des enfants blessés dans la panique...

GRAND CONCERT DE LA DIVERSITE PLACE DE LA BASTILLE

*Traquée par la police Une femme sans papiers
Se jette du cinquième étage*

.....

¹ François Brune, *Les médias pensent comme moi ! Fragments du discours anonyme*, L'Harmattan, 1997

UBU hier et aujourd'hui

(UBU) Mais que vais-je bien pouvoir faire maintenant que les caisses sont vides !

(Le conseiller qui s'approche sur le ton de la confiance) Cher maître, tout n'est pas perdu. J'ai beaucoup réfléchi ces derniers temps au problème, il est inutile de vous mettre la rate au court-bouillon.

(UBU) Viens-en au fait ! Quel est ton plan ?

(Le conseiller) Mon bon maître, je connais des gens bien placés dans les affaires du monde qui sont prêts à vous donner un coup de main. Ils vous admirent, vous savez. Vous êtes à leurs yeux un homme prometteur et bien dévoué à leur noble cause. Et courageux avec ça, au risque même de vous rendre impopulaire au nom de l'intérêt supérieur et bien compris de la nation.

(UBU) Combien pour la phynance des affairistes ?

(Le conseiller) Voilà. Vous n'aurez à vous soucier de rien, ils apportent tout l'argent.... Ils veulent seulement que vous les libériez de charges inutiles. J'ai bien réfléchi. Au nom de l'intérêt supérieur de la nation, on appellera ça de la bonne gouvernance.

(UBU) Mais tu n'y penses pas, mes sujets vont s'en apercevoir. Faire payer les pauvres et épargner les riches ?

(Le conseiller) Justement non. Des amis spécialistes du bien parler s'emploient à l'heure qu'il est à remplir tout le temps de cerveau encore disponible avec de la camelote. Diverti *jour et nuit, le bon peuple ne verra pas les millions courir d'un bout à l'autre*. Et si malgré notre petit manège des curieux révélaient la supercherie, on dira que les affairistes étouffent ici dans notre royaume qui ne sait pas s'adapter à la nouveauté moderne et qu'ils menacent de s'évaporer avec tout le travail.

(UBU) Bien, très bien. Avec ce système, j'aurai vite fait fortune ; c'est l'histoire d'un ou deux quinquennats tout au plus. Après je tuerais tout le monde et je partirais avec toute la phynance.



.....

PARC DES EXPOSITIONS

Festival de l'entreprise

Deviens ton propre patron !

.....

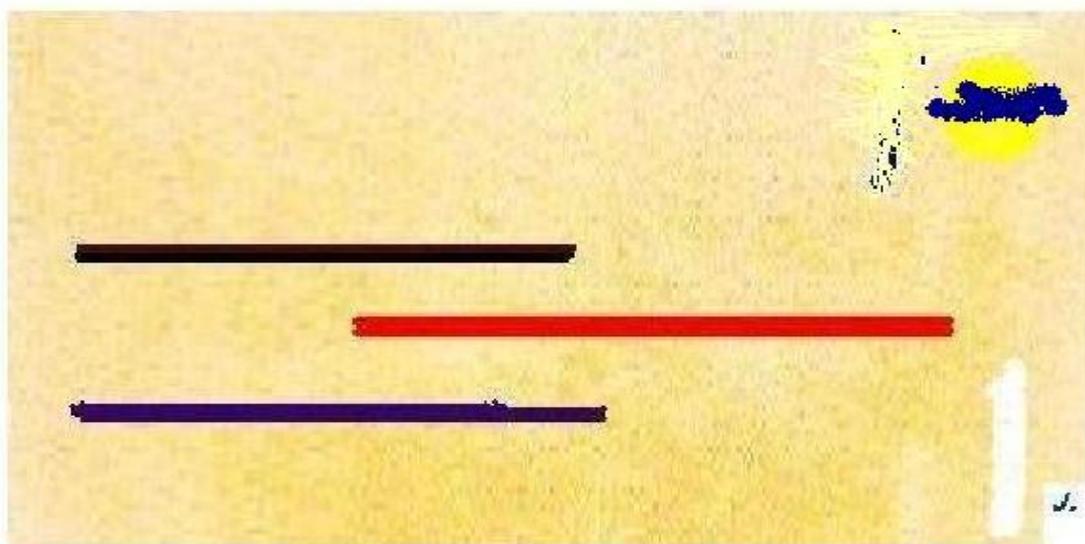
Enfants orphelins du monde d'hier

Pourrons-nous dire un jour comme Frédéric à la fin de *L'Éducation sentimentale* « *C'est là ce que nous avons eu de meilleur !* » ou bien arrivons-nous trop tard dans un monde crevé ?

Il y a la phrase programmatique de Rimbaud - *il faut être absolument moderne...*
...avec, au bout de l'imagination, une nouvelle région du monde, une autre façon d'habiter la Terre. Toute sa poésie peut se lire comme une invitation à explorer tout le territoire de la modernité à la découverte d'une vie nouvelle qui s'offre comme une parade sauvage.

Mais nous ne pouvons plus aujourd'hui faire nôtre cette formule parce que la modernité semble s'être complètement épuisée en se dépassant dans ce qu'il est convenu maintenant d'appeler la postmodernité.

Pour ne prendre qu'un exemple – celui de la ville, mythe moderne s'il en est.



Autrefois terrain de toutes les aventures et de toutes les expériences, les villes tentaculaires ont fini par exploser au point de ne plus pouvoir « faire cité ». Alors qu'elles furent il y a peu encore le lieu d'affrontements politiques et de fraternisation révolutionnaire, elles sont devenues des espaces d'anonymat presque entièrement privatisés où s'accumule la marchandise. Mieux : elles sont elles-mêmes des marchandises qui tentent de séduire les investisseurs. La concurrence planétaire entre les grandes métropoles pour drainer le maximum de capitaux en est l'expression principale.

Les utopies d'hier ont ainsi été refoulées pour faire place nette à une réification qui se présente essentiellement sous la forme d'une fantasmagorie. Car ce qui s'étale un peu partout en ville, c'est bien la marchandise, dissimulée comme rapport social mais universelle en tant qu'images pour ainsi dire douées de sensibilité et accaparantes au point de coloniser tout l'imaginaire humain. Et encore, un nombre croissant d'hommes et de femmes ne font plus maintenant l'expérience du phénomène urbain que dans des centres commerciaux périphériques hostiles où règnent sans partage le peu de réalité, la lassitude et l'ennui².

² Dans le monde post-industriel, la vocation industrielle des centres urbains tant à s'effacer. En ce sens, on peut dire que les villes ne sont plus que des « cités marchandes » ou, pour rester dans le domaine de la fantasmagorie, des cités « merveilleuses » où s'accumule la pacotille « éblouissante ».

Dans les années 1930, la modernité pouvait encore offrir des possibilités. Les critiques anticapitalistes les plus avancées pensaient parfois que, en pleine montée du fascisme, l'avènement de la culture de masse ouvrirait de nouvelles perspectives. En coupant le prolétariat des valeurs traditionnelles, la nouvelle culture contribuerait d'une manière décisive à la constitution d'un imaginaire social progressiste qui renforcerait le camp de la révolution³. Dans les années 1960, tout un pan de la sociologie critique pensait encore que la culture de masse pourrait déboucher sur une ère planétaire qui verrait le triomphe d'une civilisation mondiale d'où disparaîtrait tout système d'exploitation⁴.

La modernité qui semble devenue une terre vaine n'offre plus de possibilités révolutionnaires d'aucune sorte. Ce qui demeure plausible, c'est une grande régression, sinon un effondrement plus ou moins général, une manière de liquidation totale. C'est pourquoi un poète comme Georg Trakl nous paraît si proche :

UN QUI RÊVE VOIT DES FEMMES ENCEINTES
PASSER DANS UN ÉCLAT GLUANT.
UN QUI MEURT ENTEND LES CLOCHES RETENTIR –
L'OR D'UN TRÉSOR BRÛLE TOUT BAS DANS LA TERREUR.

Trakl, *Crépuscule occidental*.

Le seul chemin et la vraie marche – c'est la crevaision !

La politique est devenue l'art d'accommoder les apparences. Mais pour les révolutionnaires, elle ne peut être encore et toujours que la capacité à rassembler suffisamment de forces pour constituer un front noir du refus et organiser une volonté collective de combat. Sans doute une telle force ne pourra naître que d'une forme nouvelle de fraternité, du frissonnement de l'existence des uns et des autres. Avant d'être une science ou la juste rétribution du travail, le communisme a été une idée, un mythe mobilisateur : l'espoir d'une communauté universelle de fraternité. Il faut se souvenir que ce qu'il y a de grand dans l'utopie, c'est moins le but, la possession si l'on veut, que le cheminement ou l'étoile errante qui éclaire la nuit.

Il ne reste plus de la révolution qu'un Moi collectif d'assassins qu'unit l'odeur du sang. Pourtant le soir, le matin disparaîtraient, l'espérance vivrait encore. Le monde est toujours à ouvrir et à découvrir. ■

Poésies III

C'était un plaisir tout particulier de voir les choses rongées par les flammes, de les voir se calciner et **changer**. Comme tout s'embellit à la lueur des flammes ! La littérature abandonnée exerçait tout de même une action retardatrice au niveau de quelques formulations affectives. Il y avait la fatigue et le froid du matin, dans ce labyrinthe tant parcouru, comme une énigme que nous devons résoudre. Alors, nous nous échappions à travers les rues, bras dessus bras dessous, continuant la conversation du jour, rôdant au hasard jusqu'à une heure très avancée, et cherchant à travers les lumières désordonnées et les ténèbres de la populeuse cité ces innombrables excitations spirituelles que l'étude paisible ne peut pas donner.

Il est évident que sous l'emprise de nos désirs, de notre angoisse ou enfin d'une de ces idées obsédantes qui nous accaparent le plus souvent, nous voyons le monde d'une façon dénaturée. Et voilà comment ces longues promenades sans but, pour peu que l'on soit disposé à en analyser immédiatement le contenu, sont justement en mesure d'être, exactement comme le rêve, le miroir de nos dispositions d'esprit. Une carte sans doute très significative demanderait

³ Tel est le point de vue de Walter Benjamin dans *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproduction technique*, version de 1939, Œuvres III, Folio, Gallimard, 2000.

⁴ Voir par exemple Edgar Morin, *L'Esprit du temps*, Grasset, 1962 pour la première édition.

pour chacun à être dressée, faisant apparaître en blanc les lieux qu'il hante et en noir ceux qu'il évite, le reste en fonction de l'attraction ou de la répulsion moindre se répartissant la gamme des gris. Il faut déchirer le voile de la vie substantielle. Qui sait si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller n'est pas un autre sommeil un peu différent du premier dont nous nous éveillons quand nous pensons dormir ?

Le rêve participe à l'histoire.

C'est notre esprit qui est en retard, en fausse marche dans ses méthodes d'exploration. Il faut que les pierres, les arbres et les animaux parlent pour que l'homme puisse s'éprouver lui-même et se réfléchir. L'homme est cette nuit, ce néant vide, qui contient tout dans sa simplicité : une richesse d'un nombre infini de représentations, d'images, dont aucune ne surgit précisément à son esprit ou qui ne sont pas toujours présentes. C'est la nuit, l'intimité de la nature qui existe ici : le **Soi pur**. Dans les représentations fantastiques il fait nuit tout autour : ici surgit alors une tête ensanglantée, là une autre figure blanche ; et elles disparaissent tout aussi brusquement. C'est cette nuit qu'on aperçoit lorsqu'on regarde un homme dans les yeux : on plonge alors dans une nuit qui devient **terrible** ; c'est la nuit du monde qui se trouve alors face à nous.

Les choses humaines étant toujours en mouvement, il faut qu'elles montent ou qu'elles descendent. Un jour nous disparaissions avec un frôlement comme des feuilles mortes et nous nous transformons en poussière et redevenons des étincelles des étoiles et chantons et flottons bienheureux dans des manteaux de feu. Ah ! Revoir la pluie tomber dans les rayons du soleil par une belle matinée du paléozoïque, près des grandes chutes d'eau, voir les fougères remuer sous la brise légère qui ride les eaux du lac. Ainsi l'on revoit avec joie les débris de Rome antique, et l'image de la beauté qui n'est plus.

Qu'on se donne seulement la peine de **pratiquer** la poésie. Il faut que l'homme, le miroir de l'univers, soit dans tous ses deux développements, matériel et passionnel, identique avec les dispositions de l'univers. Démoraliser partout et jeter la main du ciel en enfer, les yeux de l'enfer au ciel, rétablir la roue féconde d'un cirque universel dans les puissances réelles et la fantaisie de chaque individu. La pensée sort du feu. Et toutes les étoiles tournent et roulent sans bruit de transmission.



Les hommes vivent les yeux fermés au milieu des précipices magiques. Ils manient innocemment des symboles noirs, leurs lèvres ignorantes répètent sans le savoir des incantations terribles, des formules pareilles à des revolvers. « Que c'est joli ! », même cette exclamation innocente revient à justifier les infamies de l'existence, qui est tout autre que belle ; et il n'y a plus maintenant de beauté et

de consolation que dans le regard qui se tourne vers l'horrible, s'y confronte et maintient, avec une conscience entière de la négativité, la possibilité d'un monde meilleur. Et notre vie infime est cernée de sommeil...

Nous n'avons rien à nous que le temps, dont jouissent ceux mêmes qui n'ont point de demeure. Il faut redécouvrir l'histoire du mouvement même de l'histoire, qui a été si bien cachée et détournée. Tout souvenir est présent. Dans un élément plus pur, tous les souvenirs nous apparaîtront comme un premier poème nécessaire. Le temps est l'espace de l'évolution humaine. Seul le devenir historique dépasse réellement l'autonomie - donnée - des choses et des concepts des choses, ainsi que la rigidité qui en résulte. C'est que l'homme ne peut s'accorder au monde et s'ouvrir à la beauté et à la sainteté de la nature qu'à l'intérieur des cités libres. Il apparaîtra qu'il ne s'agit pas d'un grand trait suspensif entre le passé et l'avenir, mais de **la mise en pratique** des

idées du passé. Il apparaîtra enfin que l'humanité ne commence pas une tâche **nouvelle**, mais achève son ancien travail en en ayant conscience.

Ce qui attire le commun des hommes au socialisme, ce qui fait qu'ils sont disposés à risquer leur peau pour lui, la « mystique » du socialisme, c'est l'idée d'égalité ; le socialisme signifie une société sans classes, ou il ne signifie rien du tout. La vraie civilisation n'est pas dans le gaz, ni dans la vapeur, ni dans les tables tournantes, elle est dans la diminution des traces du péché originel. L'optimisme des philosophes ne nous est plus suffisant. Nous existons encore. Mais ce n'est qu'un demi-succès.

On croit vivre dans le monde et l'on se range en fait dans une perspective. Voilà ce qu'on nous prépare. Un monde où tout est brillant et facile, truqué et rationalisé, et tout fait avec quelque chose d'autre. Partout le celluloïd, le caoutchouc, l'acier chromé et les lampes à arc dans la nuit. Cependant c'est la veille. Recevons tous les influx de vigueur et de tendresse réelle. Et à l'aurore, armés d'une ardente patience, nous entrerons aux splendides villes.

La passion est l'âme de la liberté.

On parle souvent des rêves de la jeunesse. On oublie trop ses calculs. Ce sont des rêves aussi, et non moins fous que les autres. Une aussi longue période de loi et d'ordre, comme en a connu notre génération, engendre un intense désir d'extraordinaire. La construction de la vie est pour le moment bien davantage sous l'empire de faits que de convictions. Et de faits, en vérité, qui n'ont presque jamais encore et nulle part servi de fondement à des convictions. Et pourtant, chercher hors des sentiers battus, haïr la banalité et rechercher le neuf, ce qui n'a pas encore été appréhendé par le mode de pensée dominant, voilà la dernière chance de la réflexion. Ce doit être une vieille revendication de l'esprit humain, refuser cette dure nécessité vulgaire : on ne peut être à la fois avec telle ou telle femme, à la mer et à la montagne, ivre mort et lisant Hegel, dans la procession et la regardant passer, dedans et dehors. (Et pourtant, il faudrait...)

Il est difficile de traverser les époques qui ne trouvent en elles-mêmes que ruines, vestiges, effacements, égarements. Tout le bruit silencieux qui résonne depuis toujours dans nos rêves, les gros titres des journaux lui font écho quand nous sommes éveillés. Nous commençons à découvrir, avant même leur effondrement, que les monuments de la bourgeoisie sont des ruines.

La force de vérité et d'autorité d'un livre d'histoire naît de la seule exposition de tableaux, c'est-à-dire du seul montage de citations.

Les hommes, dans leur sommeil, travaillent et collaborent aux événements de l'univers. Feu éternel s'allumant en mesure et s'éteignant en mesure. L'âge qui s'approche est reflété dans le Passé comme dans un miroir. Que devient maintenant le genre de vie le plus courant, l'existence quotidienne et tranquille, quand le rêve s'en empare ? Une femme est arrêtée devant une vitrine et y contemple des souliers de lézard doublés de chamois, un homme passe, regarde la femme, et tous deux ont ainsi entrevu un coin du pays des souhaits. Il y a assez de bonheur sur terre, mais pas pour moi : c'est la conclusion à laquelle aboutit le souhait lorsqu'il déambule. La vie cessant d'être systématiquement condamnée au profit de conditions illusoire de bonheur, nous voulons faire l'apprentissage de ce bonheur dans l'action quotidienne.

L'utopie en tant que forme n'est pas la représentation d'alternatives radicales ; c'est simplement l'impératif de les imaginer.

Chacun sait que, dans les rêves, on ne voit jamais le soleil, bien qu'on ait souvent la perception d'une clarté beaucoup plus vive. Les objets et les corps sont lumineux par eux-mêmes. Dans le demi-sommeil, les événements sont encore tenus pour réels, un bref instant. Et les réactions qu'ils appelleraient se précisent, plus exactement, plus raisonnablement ; comme, tant de matins, le souvenir de ce que l'on a bu la veille. L'apparition d'événements que nous n'avons pas faits, que d'autres ont fait contre nous, nous oblige à mesurer désormais le passage du temps, ses résultats, la transformation de nos propres désirs en événements.

Notre image du bonheur est tout entière colorée par le temps dans lequel il nous a été imparti de vivre. Il ne peut y avoir de bonheur susceptible d'éveiller notre envie que dans l'atmosphère que nous avons respirée, avec des hommes à qui nous aurions pu parler, des femmes qui auraient pu se donner à nous. Maintenant, du bonheur il ne nous reste que le nom ; hormis le vin nouveau, pas un vieil ami n'est resté. Il vaut mieux s'abstenir de tout, sauf de boire, et le vin est meilleur quand des beautés qui en sont ivres vous le versent...

La beauté est une promesse du bonheur.

Entre poésie et Révolution

« Il existe un tableau de Klee qui s'intitule *Angelus Novus*. Il représente un ange qui semble avoir dessein de s'éloigner du lieu où il se tient immobile. Ses yeux sont écarquillés, sa bouche ouverte, ses ailes déployées. Tel est l'aspect que doit nécessairement avoir l'ange de l'Histoire. Il a le visage tourné vers le passé. Où se présente à nous une chaîne d'événements, il ne voit qu'une seule et unique catastrophe, qui ne cesse d'amonceler ruines sur ruines et les jette à ses pieds. Il voudrait bien s'attarder, réveiller les morts, et rassembler les vaincus. Mais du paradis souffle une tempête qui s'est prise dans ses ailes, si forte que l'ange ne peut plus les refermer. Cette tempête pousse incessamment vers l'avenir auquel il tourne le dos, cependant que jusqu'au ciel devant lui s'accumulent les ruines. Cette tempête est ce que nous appelons le progrès.»

Walter Benjamin, *Thèses sur la philosophie de l'histoire*, cité par Jean-Michel Palmier, *Weimar en exil*, tome 2, Payot, p 423.

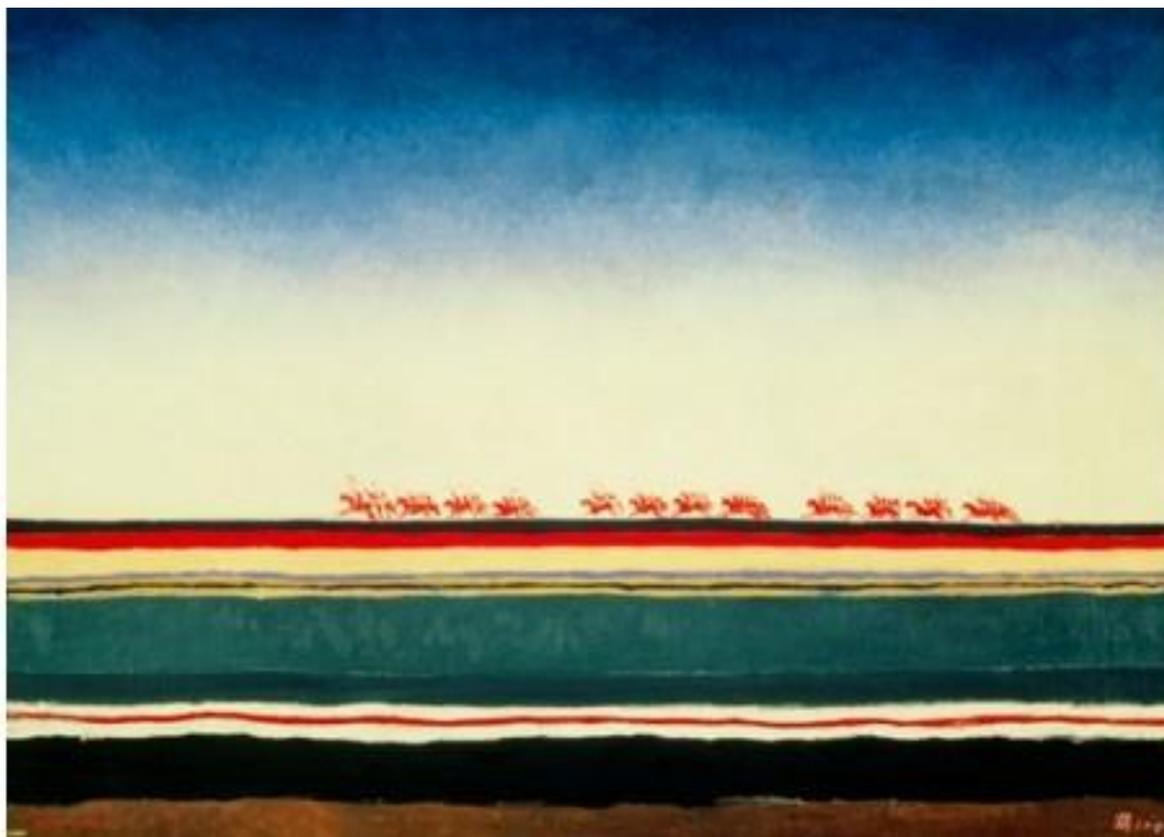


Comme dans ce film de John Carpenter, *Invasion Los Angeles*, *They live*, au croisement des genres, entre science-fiction, critique de l'Amérique reaganienne, western et défense des ouvriers au nom de la lutte des classes, ce numéro spécial de *Négatif*, *Entre poésie et Révolution*, s'attache à la transversalité, la possibilité, d'une autre vision du monde, de la société, de l'état normatif...

Tel *Nada*, héros nihiliste, pessimiste - *Nada*, en espagnol signifiant *Rien* - de *They live*, chômeur, vagabond, qui chausse des lunettes filtrantes et aperçoit alors le monde tel qu'il est : en noir et blanc, dominé, instrumentalisé par des extra-terrestres alliés aux dirigeants capitalistes dans le seul but de tuer l'Autre, le Différent, l'Ouvrier... *Négatif*, convoque, lui, la poésie, et propose d'entendre la voix des poètes du *Possible*. Et quelle est-elle, cette voix ? Celle des luttes passées, du temps présent, des révolutions à venir, rien de moins. Car le Passé des luttes révolutionnaires ne peut qu'éclairer nos inquiétudes du moment. La poésie, donc, uniquement, obligatoirement, en termes de praxis, de destinée, de tragique. Maïakovski :

« Le cœur aspire au revolver

Au rasoir la gorge rêve »¹



¹ Maïakovski, cité par Bengt Jangfeldt, *La vie en jeu. Une biographie de Vladimir Maïakovski*, Albin Michel.

« Et le siècle est / comme il a été / domesticité la jument non fouettée ne bouge pas », Maïakovski, *Pro èto*, 1923



Ce qui demeure, les poètes le bâtissent, disait le poète philosophe Hölderlin, ami de Hegel. Cette affirmation poétique peut apparaître, et apparaît réellement, aujourd'hui, en ces débuts de XXI^e siècle, comme le propos d'un extra-terrestre venu d'ailleurs, probablement d'un exil sans retour. Tombé du ciel du rêve, ainsi l'imagine-t-on sur l'acier meurtrier du réel, le poète devient alors un éternel blessé de l'âme. Son destin, s'il s'agit d'un vrai poète, est celui de l'exilé ou du clandestin. Il demeure un nostalgique d'un *Ailleurs* perdu et désormais, introuvable. En apparence, du moins. Porteur de la lumière, et de la volonté, il se heurte en permanence au mur d'un *monde sans Monde*, où seules comptent la réussite à tout prix, la gestion économique et financière par la technologie, ou mieux, par la technologisation de la réalité sociale humaine.

Comprenez, nous n'avons pas voulu nous livrer à une analyse linguistique, sémantique, sémiologique, voire philosophique, de la poésie. Il ne s'agissait pas, non plus, de nous lancer dans une analyse du phénomène *Révolution* dans tous ses tenants politiques, sociaux, historiques, ou philosophiques. Nous avons voulu, tout simplement, en évoquant certains mouvements artistiques, ou artistico-poétiques - romantisme, expressionnisme, futurisme, dadaïsme, surréalisme, groupe CoBrA, Internationale situationniste² - déterminer quels rapports ces groupes pouvaient entretenir avec les mouvements révolutionnaires prolétariens aux XIXe et XXe siècles. Nous avons ainsi pu constater que ces rapports - entre avant-garde artistique et avant-garde politique - furent, quelquefois complémentaires, par d'autres fois, résolument antagonistes. Car si l'on se pose la question : « La poésie, au service de la révolution, ou bien, la révolution, au service de la poésie ? », nous nous trouvons, alors, face à une situation extrêmement conflictuelle, situation qui a eu de très graves incidences sur le destin de l'une et l'autre de ces formes d'expression. Nous ne parlons pas, ici, des destinées singulières de révolutionnaires en rupture de révolutions - sans perspectives d'émancipation humaine totale - ni de celles, *essentiellement sublimes*, des poètes. Car, en dépit des échecs des révolutions prolétariennes, d'autres révolutionnaires continuèrent à sillonner les sentiers incertains de la critique radicale de ce qui est advenu de *l'Esprit* - au sens hégélien du terme³ - de ces mêmes révolutions. De très grands poètes⁴ ont ainsi poursuivi leur interrogation - métaphysique, ou autre - sur le sens du langage, en son essence métaphysique. Nous voulons, ici, parler de mouvements, non pas d'individus isolés en leur singularité existentielle. Ce qui ne veut nullement dire que la singularité n'a pas de valeur face à des événements collectifs. Au contraire, le but de toute Révolution doit, selon nous, viser l'épanouissement *sensible* et total de toute singularité individuelle. Cela, dans le cadre humain d'un universel concret.

C'est ce sens qu'il faut donner, selon nous, à ce que nous nommons poésie. Poésie par-delà les poètes : un *Exister* pleinement assumé dans la totalité d'une *réalité sensible*, restituée aux humains pleinement humanisés.

1 VIVRE : la poésie, forme du monde

Le poète et la poésie (comme forme de *l'Être-au-monde* de l'altérité radicale) sont aux antipodes de notre univers informatisé et numérisé. Dans la texture absolue de cet univers convergent la réification et l'ordre de la domination. Et ce, de manière totale. Le problème, extrêmement difficile à lire, par, et pour nos contemporains, c'est que cet ordre de la domination, bien que toujours pyramidal, apparaît, à des yeux non-critiques, comme étant partout disséminé. Ce qui tend à rendre cette domination presque invisible, impalpable, désincarnée. L'ordre social-technologique de notre *post-modernité* - ou *capitalisme tardif* - a réussi à intégrer la conscience dans son dispositif de *l'abstraction de l'abstraction* ; Adorno utilisera, à ce sujet, le terme de *conscience administrée*. Toute tentative de critique de cet ordre qui *s'auto-présente*, et *s'auto-représente*, comme le meilleur des systèmes possibles, apparaît comme le délire de paranoïaques animés par le ressentiment de la non-réussite. Ainsi, grâce à un réseau maillant la société et sa pensée, de façon presque totalitaire, le système techno-financier capitaliste a rendu possible la venue d'un état d'acceptation, mais aussi d'exception, entraînant les individus-citoyens vers une apathie proche de la résignation. Comme pour le Dieu de la Bible, *il est ce qu'il est*, et nous convie à *partager* avec lui ce qu'il est, ce qui est, conformément à son *Être* et à son *essence*.

² Il nous aurait fallu, également, évoquer les futuristes russes, italiens, portugais... Et Il nous faut citer, en premier lieu, le groupe *Orfeu* et sa revue éponyme, animés dès 1915, par l'immense poète Fernando Pessoa (1888-1935).

³ Selon Hegel, réalité ontologique opposée à la matière, pour rendre compte de phénomènes qui paraissent inexplicables par celle-ci (langage, morale, concepts) ; l'Esprit intègre et dépasse cette opposition, *La Raison dans l'Histoire*, UGE 10/18, pp. 71 et sq, et N. Baraquin, *Philosophie*, A.Colin, p.116.

⁴ Vélimir Khlebnikov, Tristan Tzara, Saint-John Perse, ou bien T.S. Eliot, Benjamin Fondane, Eugenio Montale, Ghérasim Luca, Paul Celan, ou encore, René Char, Antonin Artaud, Federico Garcia Lorca, le théâtre de Brecht, entre beaucoup d'autres.

L'ordre objectif et subjectif du *Capital* tend à nier⁵ toute *extériorité* ; à commencer par celle du *travail vivant*, qu'il transforme en son fondement même, tout en le niant comme étant sa source : *le Non-Être* dont parle Hegel. Ceci, à un point tel, qu'il nous semble qu'il n'existe désormais aucune alternative à ce qu'il présente, et se représente, comme étant la totalité de sa réalité objectivée par, et dans, le procès de la *production-reproduction* de son *Être* dépourvu d'*extériorité*, donc sans altérité. Le rapport social qu'est le *Capital* se subsume désormais dans le corps abstrait, cette *abstraction réelle* dont parle Karl Marx, mais aussi dans le cadre matériel d'une techno-science, sinon totalitaire, du moins, en train de le devenir. L'ordre de **cette techno-science**⁶ nous emporte inexorablement vers un *Ici* spatialisé. L'espace devient le Tout, et le Temps, lui-même, apparaît comme cristallisé, ou ossifié, à jamais, dans cet *Ici et maintenant*. Sans lendemain, sans futur autre que le futur du même ; le futur sans futur autre que cette ossification généralisée du présent du *Même* : le Das Kapital.

Le capitalisme, qui n'est que le système historique de gestion du Capital sous toutes ses formes phénoménologiques, nous *rassure* en soutenant qu'il est la seule utopie possible. Ce qui est intéressant à noter, ici, c'est cette proximité politique avec le stalinisme. Résonne l'écho sublime de cette certitude : *Ne vous inquiétez pas, les lendemains chanteront...* Le futur exige les charniers du Présent. Or, cette *utopie* est, au fond, une *utopie-sans-utopie*, même s'il ne s'agit pas, ici, d'évoquer des systèmes utopiques qui, comme tous les systèmes, tendent vers leur formalisation objectiviste, englobant et niant la subjectivité individuelle⁷. La science et la technologie⁸, subsumées par, et dans le *Capital*, se donnent pour finalité, ou pour objectif, du moins, la domination, voire la maîtrise logico-rationnelle intégrale, d'une société totale. Celle-ci ne devant plus avoir de marges, ni d'extérieurs.

La société doit devenir *transparente* à elle-même, pour elle-même, sans le mystère obscur de *l'Autre irréductible*⁹. Il ne peut plus y avoir d'autre *que l'Autre-Soi pour soi*, et non pas *pour l'Autre*. L'utopie prônée par le capitalisme, post-moderne ou autre, se donne à lire et à voir comme la réalisation de la fin des Temps : le *Temps* doit cesser d'être temps - l'altérité radicale, mouvement sans fin et indéterminé - pour se cristalliser, ou, si l'on préfère, se coaguler, dans l'éternité du *Même*, sans infinité autre que lui-même, dans un éternel retour du *Même* : *le même du Même en sa « Mémété » présentifiée à jamais*.

La poésie, imagination créatrice

Il est évident que les poètes, qui portent en eux la *Poésie*, comme cela même qui s'élève vers la transcendance utopique, demeurent dans les plis et les replis quasi-clandestins¹⁰ d'un monde d'où l'ivresse du connaître et de la réflexion, et leur mystère, ainsi que celui de *l'Invisible*, tendent à être bannis de la réalité sociale. Et de celle de la sociabilité du vécu subjectif.

⁵ En fait, le *Capital* nie, véritablement, cette extériorité, grâce à une mise en forme et à une mise en place d'un système d'oppression extrêmement sophistiqué qui *nie* cette même oppression.

⁶ Il ne s'agit pas, ici, bien sûr, de *la science*, abstraitement, en dehors de son contexte social-historique

⁷ Précisons : « Englobant et niant cette subjectivité individuelle, ainsi que toute objectivité du sensible ».

⁸ Celle-ci étant un rapport social, et non simplement un rassemblement rationnel d'outils mécanisés.

⁹ Les récentes attaques contre la psychanalyse, de Michel Onfray, ou d'autres, sont révélatrices d'un certain état d'esprit. Comment accepter qu'une part sombre, insondable, de nous-mêmes, synonyme de non-maîtrisable, puisse échapper au contrôle de l'industrie du médicament ? La psychanalyse *utiliserait des techniques qui ne prouvent pas leur efficacité*, serait *une production littéraire, une psychologie littéraire, une branche de la pensée magique* ? *L'Inconscient*, alors, comme dernier bastion de la complexité humaine, de sa fragilité, de son mystère. E.Roudinesco et également P.Huerre: www.viabooks.fr/.../polemique-freud-eroudinesco-repond-a-michel-onfray-7892.

¹⁰ Aujourd'hui la publicité utilise cette forme *clandestine* de la poésie par le dire et la parole de ce mécanisme qui traduit la communication de la masse, ou des masses, c'est-à-dire : la télévision. Nous renvoyons à l'ouvrage de Vance Packard, *La persuasion clandestine*, Paris, Calmann-Lévy, 1988.

C'est ainsi que le *divin* des hommes, ce *divin* qui est à la source de toute communauté véritable, semble se perdre dans *l'oubli de la source de l'Être, le Non-Être, le Néant hégélien*¹¹.

Dans un monde où tout devient matériel de construction pour le *Capital*, le *Divin*, cet *Inconstructible* qu'évoquait Ernst Bloch (lié à l'imagination créatrice qui transcende la banalité consumériste) *tend*, lui-même, à se transformer en matière à construire, un outil mercantile de construction. Précisons : *tendre*, car la survie de cet *Indestructible* utopico-poétique ne dépendra que de notre volonté, de notre praxis révolutionnaire. Et le risque est grand, car l'imagination créatrice se trouve refoulée vers les souterrains glauques où elle doit trouver l'annonce de sa mort. Comme dans le roman hallucinant d'Eugène Zamiatine, *Nous autres*, cette mort - morale, éthique, intellectuelle - doit s'accomplir au nom d'un pragmatisme sans ombres, ni double : au nom d'une mathématisation objectiviste du social à dominer.

En son essence, la poésie est révolte. Et peu importe que les poètes en soient ou non conscients. Nous parlons de cette poésie qui a pu éclore

dans les *Temps sombres* où tout semblait basculer, soit du côté de la Révolution, soit dans celui de la Contre-révolution. Cette poésie a pu se hisser à hauteur de la *tragédie* de l'Histoire - car jusqu'à maintenant, toute Histoire a été tragique, qu'on le veuille ou non ! - en pressentant, ou en devançant, le mouvement indéterminé de l'Histoire faite par les hommes. De ce point de vue, le nôtre, la poésie charrie, à sa manière, par le dire et l'écrit, *l'esprit de l'utopie* évoqué par Ernst Bloch :

« Mais une chose est certaine ; celui qui rêve le jour est visiblement différent de celui qui rêve la nuit. Celui qui rêve les yeux ouverts poursuit souvent des chimères et s'égaré ; mais il ne dort pas et ne sombre pas dans les brumes de la nuit. »¹²

Cette capacité que possède la poésie à sublimer l'utopie, il faut le concevoir par-delà la *réification de l'Être*, telle qu'elle s'est produite par l'objectivation productiviste de l'extériorité¹³.



¹¹ Dans la perspective marxienne, libertaire, qui est nôtre, nous parlerons plutôt de *l'oubli du Non-Être (le travail vivant)* en tant que *source créatrice*, depuis le Néant de l'Être (la valeur et la survaleur) du *Kapital*.

(...) Pour Marx, le « travail vivant » est la « source créatrice de valeur », avant sa subsomption sous le *Kapital*. Nous nous appuyons sur le travail du philosophe argentin Enrique Dussel, auteur d'un très important travail d'interprétation *Quatre rédactions du Capital (1857-1880)* amenant à une nouvelle interprétation de la *pensée dialectique de Marx*. En effet, comme Enrique Dussel l'a expliqué : « Marx n'écrivit pas un livre appelé *Le Capital*, mais fut plutôt l'auteur de quatre rédactions du *Capital*, toutes différentes et toutes inachevées », *Enrique Dussel : La producción teórica de Marx. Un comentario a los Grundrisse ; Hacia un Marx desconocido. Un comentario de los Manuscritos del 61-63 ; El último Marx (1863-1882) et la Liberación Latinoamericana, México, Siglo XXI, 1985, 1988, 1990*. Nous renvoyons à la synthèse de cet ouvrage : *La production théorique de Marx, un commentaire sur les Grundrisse*, Paris, l'Harmattan, 2009.

¹² Ernst Bloch, *Le Principe espérance*, PUF, 1976, p 180.

L'Être, en tant que *l'Être* ainsi produit, est devenu la figure métaphysique de *l'Un*, que cet *Un* soit Dieu, l'Argent, le Phallus, ou le *Das Kapital*. En ce sens, la poésie est l'ivresse du vin du *Cosmos*, où, par-delà sa finitude ontologique, l'infinitude se donne comme l'horizon du sens ouvert de l'utopie, entendue comme *l'altérité de l'Être*.

Il s'agit, pour paraphraser Hölderlin, d'un *vin de noces* où les hommes et le *Divin* se confrontent en une communauté humaine inédite. Dans cette communauté, chaque individu serait devenu le poète de sa propre existence, au nom d'un *individualisme révolutionnaire* sans entraves autres que la présence de l'altérité de l'Autre. Il ne s'agit plus ici d'identité, ni d'équivalence, mais du mouvement indéfini et interminable vers l'au-delà de lui-même, dans la liberté la plus ouverte possible. Chacun doit demeurer en sa singularité irréductible.

À le dire autrement, le vin de la poésie est le *Temps*, le temps non-maîtrisable, le temps de la non-maîtrise de *l'Ouvert*. *L'Ouvert*, cette dimension, cet espace qui s'éloigne de nous à mesure de notre approche... Celui de la poésie de Rilke, là où l'homme et le divin échangent, pour une fois, réellement, une promesse *irrécusable de partage* :

« De tous ses yeux, la créature voit l'Ouvert /

Seuls nos yeux sont comme retournés et posés autour d'elle tels des pièges pour encercler sa libre issue /
Ce qui est au-dehors nous ne le connaissons que par les yeux de l'animal. Car dès l'enfance on nous retourne et nous contraint à voir l'envers, les apparences, non l'ouvert, qui dans la vue de l'animal est si profond. / Libre de mort. Nous qui ne voyons qu'elle, alors que l'animal libre est toujours au-delà de sa fin: il va vers Dieu; et quand il marche, c'est dans l'éternité, comme coule une source. Mais nous autres, jamais nous n'avons un seul jour le pur espace devant nous, où les fleurs s'ouvrent à l'infini. / Toujours le monde, jamais le Nulle part sans le Non, la pureté insurveillée que l'on respire, que l'on sait infinie et jamais ne désire / Les amants, n'était l'autre qui masque la vue, en sont tout proches et s'étonnent... Il se fait comme par mégarde, pour chacun, une ouverture derrière l'autre. Mais l'autre, on ne peut le franchir, et il redevient monde. Toujours tournés vers le créé nous ne voyons en lui que le reflet de cette liberté par nous-même assombri / Ce qu'on nomme destin, c'est cela: être en face, rien d'autre que cela, et à jamais en face. S'il y avait chez l'animal plein d'assurance qui vient à nous dans l'autre sens une conscience analogue à la nôtre —, il nous ferait alors rebrousser chemin et le suivre / Mais son être est pour lui infini, sans frein, sans un regard sur son état, pur, aussi pur que sa vision. Car là où nous voyons l'avenir, il voit tout et se voit dans le Tout, et guéri pour toujours / Et nous: spectateurs, en tous temps, en tous lieux, tournés vers tout cela, jamais vers le large! Débordés. Nous mettons de l'ordre. Tout s'écroule. /

Nous remettons de l'ordre et nous-mêmes croulons.

Qui nous a si bien retournés que de la sorte nous soyons, quoi que nous fassions, dans l'attitude du départ? Tel celui qui, s'en allant, fait halte sur le dernier coteau d'où sa vallée entière s'offre une fois encore

Se retourne et s'attarde, tels nous vivons en prenant congé sans cesse. »¹⁴

La poésie, critique du politique : le temps des luttes

Pour bien cerner ce que nous venons de dire, de façon un peu trop théorique et abstraite, il est nécessaire de revenir en arrière dans le temps historique, à un certain *concret* social-historique. Celui d'une histoire, pas si lointaine que cela.

¹³ L'Être originel est toujours en extériorité, en tant qu'il est au futur. Mais nous n'évoquons pas, dans ce propos *l'Être-là*, plus précisément le *Da-sein* heideggérien.

¹⁴ Huitième Élégie de *Duino*, traduction François-René Daillie.

Il faut évoquer certains événements qui ont eu lieu aux XIXe et XXe siècles. Des moments où se produisirent des bouleversements au sein de la réalité constituée par le *Capital*, et qui auraient pu donner un sens tout autre à l'Histoire. Il s'agit donc d'analyser les rapports que la poésie a pu entretenir, entretient, avec le politique.

Ces rapports furent extrêmement complexes, complémentaires aussi, surtout lorsque replacés au cœur de l'événement révolutionnaire¹⁵, au moment même où celui-ci se produisait en tant que *praxis* totale, intégrant donc l'action révolutionnaire prolétarienne et la geste « sublime » - *forcément sublime* - du poétique¹⁶. Complexes, complémentaires, mais toujours tumultueuses, ces interactions entre la poésie et le politique ne pouvaient aboutir qu'à un règlement sinon sanglant, du moins d'une brutalité inouïe, de la part du pouvoir politique révolutionnaire, à l'égard de la *praxis poétique*. Cette *praxis poétique*, n'est nullement réductible à l'activité singulière de tel ou tel poète ou artiste. Pour la *praxis poétique* en révolution, il s'agissait d'abolir l'*œuvre d'art*, l'*institutionnalisation* de la division sociale du travail que le pouvoir politique entendait maintenir. En maintenant l'œuvre d'art, le pouvoir politique voulait séparer le travail du *faire humain global*,¹⁷ pour mieux maîtriser le flux *savage* du dérèglement poétique. Pour le poétique, en tant que *praxis poétique*, il s'agissait non seulement de l'abolition de l'art, mais aussi du travail : les deux allant de pair.

Disons d'emblée qu'au cours de ces grands événements sociaux, politiques, économiques, culturels, une poésie inédite a pu voir le jour, de façon totale, certes, mais bien éphémère. Il s'agit évidemment d'événements révolutionnaires : ceux du XIXe siècle, les révolutions de 1830 et 1848 ; les journées de juin 1848, qui portèrent l'insurrection des quartiers ouvriers de l'Est de Paris ; la Commune de Paris de 1871, noyée dans le sang, pour n'évoquer que les plus connus de ces mouvements... **La Révolution de 1848** étant devenue, il faut le souligner, celle de toutes les révolutions, en Europe. Les débuts du XXe siècle furent également secoués par différents mouvements : les révolutions russes, celles de février et octobre 1917, et en Allemagne et Italie, le mouvement des Conseils Ouvriers de 1917-1923.

¹⁵ Repères :

1919-1923 : En Allemagne, mouvements révolutionnaires : Révolution Spartakiste et république des Conseils Ouvriers en Bavière.

1918-1921 : En Russie, devenue République Soviétique, période où le mouvement révolutionnaire pouvait basculer, soit dans une communauté démocratique des Soviets, soit dans le règne du Parti unique bolchevique. Mais très vite, tous les autres partis politiques révolutionnaires furent réduits au silence... Comme le disait à l'époque Nikolai Boukharine, *Tous les partis en prison, sauf le parti bolchevique*. Ironie du sort, Boukharine sera fusillé en 1938, victime de la dictature du parti unique.

1921-1924 : Malgré l'hégémonie presque totale du Parti Bolchevique, en Russie, on attendait encore une reprise d'une dynamique révolutionnaire. Du moins en France, où quelques anciens syndicalistes révolutionnaires, Pierre Monatte, Alfred Rosmer, qui avaient été parmi les fondateurs du Parti Communiste, se refusaient à admettre que ce n'était pas la Révolution des Soviets qui avait triomphé, mais la venue au pouvoir d'une sorte de capitalisme bureaucratique d'État.

Après 1924 : La contre-révolution bureaucratique s'étend rapidement. Les avant-gardes artistiques cassent définitivement leurs expériences formelles et disparaissent. Mais les illusions sur l'avènement du *socialisme* demeurent. Beaucoup de révolutionnaires croient encore, avec Trotsky, que le *pouvoir ouvrier* demeure une réalité, bien qu'il soit devenu *dégénéré*...

¹⁶ Ce qui en termes de désintéressement total rejoint Adorno : « L'art ne représente pas seulement une *praxis* meilleure que celle qui domine jusqu'à nos jours, mais il est aussi critique de la *praxis* en tant que domination de la conservation brutale de soi à l'intérieur du statu quo et, au nom de l'amour qu'il lui voue, il convainc la production pour elle-même de mensonge en optant pour un stade de la *praxis* situé au-delà de l'emprise du travail. Promesse de bonheur qui ne signifie plus le fait, que jusqu'à présent, la *praxis* empêche le bonheur. La force de négativité contenue dans l'œuvre d'art donne la mesure de l'abîme qui sépare la *praxis* du bonheur », *T.W Adorno, Théorie esthétique*, p 79, cité dans *La théorie esthétique* d'Adorno, M. Thibodeau, P.U.R, p 54.

¹⁷ En termes de « conceptualisation » de la liberté, Trotsky : « Notre politique en art, pendant la période de transition, peut et doit être d'aider les différents groupes et écoles artistiques venus de la révolution à saisir correctement le sens historique de l'époque, et, après les avoir placés devant le critère catégorique : pour ou contre la révolution, de leur accorder une liberté totale d'autodétermination dans le domaine de l'art. », *Littérature et Révolution, Introduction*.

En Catalogne, la révolution de 1936 fut libertaire... Et d'autres soulèvements, situés dans la *périphérie*, eurent toute leur importance : les révolutions du Mexique, 1910-1920 ; les mouvements révolutionnaires en Chine de 1925-1927. D'autres, encore.

Rupture fondamentale dans le Temps de l'Histoire, de manière proprement *inouïe*, ces événements révolutionnaires constituèrent l'irruption sauvage et *barbare*, au sens voulu par Ernest Coeurderoy, de la poésie dans la dimension de l'Histoire :

« Si vous me dites que ce sont des Cosaques, je vous répondrai que ce sont des hommes / Qu'ils sont ignorants, je vous répondrai qu'il vaut mieux ne rien savoir que d'être docteur ou victime des docteurs / Qu'ils sont courbés sous le Despotisme, je vous répondrai qu'ils ont besoin de se redresser

Si vous me dites qu'ils sont barbares, je vous répondrai qu'ils sont plus près que nous du socialisme, et que la facilité de leur conversion nous est prouvée par celles de tous les peuples neufs / Que tous sont esclaves, je vous répondrai que tous désirent la liberté / que tous sont déshérités, je vous répondrai que tous sont intéressés à la venue de la justice / que tous sont soldats, je vous répondrai que tous sauront combattre pour leurs droits / si vous me dites qu'ils nient tout ce qui existe, je vous répondrai qu'ils sont sur le point d'affirmer tout ce qui existera. Les Cosaques seuls ont assez de forces vives et d'intérêts en majorité pour faire la révolution¹⁸ ».



Il faut ajouter que toute une *poétique socialiste utopique* accompagna les grands bouleversements littéraires tout au long du XIX^e siècle, et pendant les vingt premières années du XX^e siècle. Dans ces moments de grande effervescence politique, culturelle et sociale, où l'État bourgeois semble sombrer dans le néant, ou dans le vide de lui-même, émergea une exubérance tumultueuse et fiévreuse de création artistique, d'imagination rebelle à l'ordre du *Bourgeois*, comme on disait alors, au milieu de ce XIX^e siècle... Ordre tant honni par certains romantiques comme Gérard de Nerval, ou bien Petrus Borel, lui qui n'aura de cesse de dénoncer l'ignominie du pouvoir royal, dans *Madame Putiphar*, notamment. Les contemporains de ces périodes révolutionnaires se sont donc retrouvés confrontés (qu'ils soient pour ou contre) à l'avènement d'une *sauvagerie poétique de l'altérité*, vécue comme *attente apocalyptique*¹⁹ de ce *Tout Autre*, social, ou voulu comme tel, par de grands socialistes utopiques²⁰...

¹⁸ *Hurrah ! ou la révolution par les Cosaques*, 1854.

¹⁹ *Attente apocalyptique* qu'il faut prendre au sens étymologique du mot : *Révélation*.

Social, et aussi, *cosmogonique*, et évoquer alors le *Ciel* des fouriéristes, le *Cosmos* des saint-simoniens... Alors, en ces moments exceptionnels, la poésie a pu se poser comme la source possible d'un vécu proprement humain, où les relations intersubjectives ne pouvaient disparaître derrière l'objectivation de la réalité.

La poésie, sauvage et barbare : sublime critique du Capital, révolution du langage de la société

Certainement, par elle-même, la poésie ne saurait changer la Totalité du réel. Mais étant donné que l'Homme est cet être qui habite le langage, nous ne pouvons que souligner le grand bouleversement langagier (celui des Romantiques, quant à nos propos) qui fut un pas important vers cette libération totale de l'humain²¹. La poésie, alors, plus que la politique, devient la vraie voie d'accès à l'humanisation de l'homme, car elle fait appel à ce qui définit l'essence même de l'homme : *l'imagination*. La poésie peut, et doit, si elle est conforme à son *être-essence*, contribuer grandement à l'institution ouverte d'une authentique communauté humaine. Communauté des hommes tant poétique que politique, où chacun, comme le voulait Marx, pourrait jouir pleinement d'un temps libre partagé entre tous, dans la fraternité et l'égalité :

« La division du travail nous en offre tout de suite le premier exemple – l'action propre de l'homme devient pour l'homme une puissance étrangère, opposée, qui l'asservit, au lieu que ce soit lui qui la maîtrise, tant que les hommes se trouvent dans la société naturelle, donc tant que subsiste la scission entre intérêt particulier et intérêt commun, et que l'activité n'est pas divisée volontairement mais du fait de la nature. Dès l'instant où l'on commence à répartir le travail, chacun a une sphère d'activité déterminée et exclusive qu'on lui impose et dont il ne peut s'évader ; il est chasseur, pêcheur, berger ou " critique critique ", et il doit le rester sous peine de perdre les moyens de subsistance – alors que dans la société communiste, où chacun, au lieu d'avoir une sphère d'activités exclusive, peut se former dans la branche qui lui plaît ; c'est la société qui dirige la production générale qui me permet ainsi de faire aujourd'hui ceci, demain cela, de chasser le matin, d'aller à la pêche l'après-midi, de faire l'élevage le soir et de critiquer après le repas, selon mon bon plaisir, sans jamais devenir chasseur, pêcheur ou critique. Cette fixation de l'activité sociale, cette consolidation de notre propre produit en une puissance matérielle qui nous domine, échappe à notre contrôle, contrarie nos espoirs et détruit nos calculs, est l'un des moments principaux du développement historique passé »²².

Tous les grands moments poétiques, tant ceux du XIXe siècle, que ceux du XXe siècle, se sont produits en prolongeant, en avançant, ou simplement en accompagnant, les révolutions sociales et politiques. Ainsi en est-il de la puissance créatrice du romantisme qui, au niveau du langage, du dire poétique, intègre l'élan du *Sturm and Drang*²³, et la tempête de la révolution de 1789-1794. Baudelaire métamorphose le romantisme originel en l'orientant vers cet *Ailleurs utopique* - à sa façon, bien évidemment - rêvé par les *socialistes utopiques* ; Rimbaud, Lautréamont, se font l'écho fulgurant du passage météorique de la Commune de 1871.



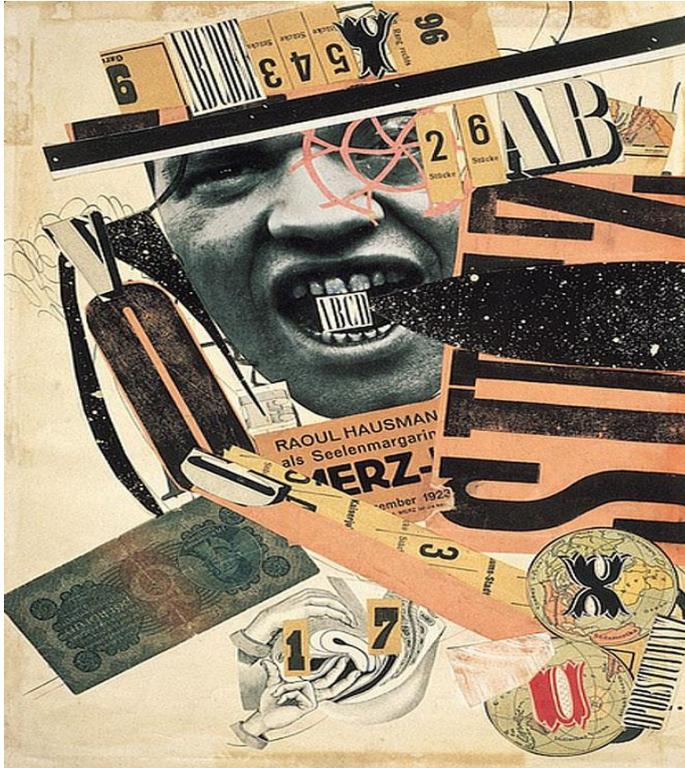
²⁰ Pierre Leroux, Joseph Déjacque, Ernest Coeurderoy, par exemple.

²¹ Il suffit de constater l'extrême sensibilité de certains poètes romantiques quant à l'évocation de cette « essence première » de l'humain en l'homme : William Blake, Percy Bysshe Shelley, ou John Keats, par exemple.

²² *L'Idéologie allemande*, I, Feuerbach, Éditions Sociales 1976, p. 32/33.

²³ *Sturm and Drang*, littéralement *L'élan et la Tempête*, mouvement littéraire préromantique allemand, actif de 1770 à 1790, exaltation même du *sublime du sentiment*, du génie... Goethe, Schiller, Lenz, et d'autres, incarnèrent ce mouvement, Guy Dhoquois, *Histoire de la pensée historique*, A. Colin, U Histoire, p 125.

Avant cette date, on ne pouvait pas parler de *socialisme utopique* sans se référer, en même temps, au *socialisme romantique*, *romantisme* et *utopie* allant de pair, quelle que fût, par ailleurs, la conscience que les Romantiques²⁴ avaient, ou non, du bouleversement linguistique qu'ils entraînaient. Quelques-uns, également, malgré eux, car en politique, ils n'incarneraient rien de révolutionnaire²⁵. Après la Commune de Paris de 1871, le *socialisme utopique* devient, métamorphosé en son contraire, un *socialisme scientifique* aux mains de la social-démocratie allemande. Ce fut le temps du grand oubli, celui de la virulence sauvage de sa poésie. Ce fut aussi l'avènement du nihilisme. Le temps amer de la déception. Déception sur l'idée même de l'émancipation humaine, en même



temps que celle de *Révolution*.

En France, tandis qu'en Allemagne s'affirmait une vision déterministe et positiviste du *marxisme* due à l'éclipse du socialisme associationniste et de l'utopie, se développent différentes formes d'anarchisme qui ne parviennent pas à remplir le désert des révolutions. La poésie de Mallarmé, contemporaine de ce développement des anarchismes, traduit bien ce vide de l'Être. De là, son refus violent de la réalité, en opposition au rêve, et à la tentative de création d'une poésie qui puisse devenir la demeure du *Rêve*. Mallarmé s'est senti proche de ces nouveaux faiseurs du rêve, du *Rêve* qu'étaient les Anarchistes. Sa poésie traduit ce néant de l'Être. De là, son supposé hermétisme. Mais c'est au début du XXe siècle que cette convergence entre poésie et révolution apparaît comme la plus remarquable.

L'expérience prolétarienne, qui semblait enterrée avec la légalisation et la nationalisation de la classe ouvrière, retrouve le sens de la *praxis sauvage*, en Russie notamment, et également, en Allemagne. Or, c'est pendant ces grands moments de subversion prolétarienne que des mouvements d'avant-garde - expressionnisme, futurisme, dadaïsme, constructivisme, premier surréalisme... - firent irruption sur le devant de la scène où se produisaient les mouvements révolutionnaires. Ces avant-gardes répondent, en parallèle, parfois en les devançant de manière visionnaire, aux grands élans qui eurent donc lieu de 1905 à 1923. Ce moment, avec ses multiples épisodes militaires et politiques, correspond également aux grandes métamorphoses de la forme-valeur qui, conséquence de la Première Guerre mondiale, guerre totale, industrielle et mécanisée, ouvrent l'Histoire vers le nihilisme métaphysique, et le dépassement destructeur des valeurs ayant cours jusque-là.

²⁴ Il convient d'effectuer une distinction entre le terme « Romantisme » dans son Idée absolue, en son essence, son utopie, et celui de « Romantismes », dans leur diversité, en somme : l'Universel et le Particulier... Chaque romantisme, en sa particularité singulière, dépend d'une série de facteurs sociaux, culturels, philosophiques. C'est ainsi qu'il existe un romantisme allemand, anglais, français... Dans le cadre de nos propos, nous nous référons essentiellement au *premier romantisme allemand*, celui du XVIIIe siècle tardif, celui de Schlegel, de Novalis, de Tieck, poètes des Cercles de Berlin, puis de ceux d'Iéna, définitivement liés à la genèse et à la diffusion du romantisme allemand. Romantisme allemand qui s'inscrit dans la mouvance philosophique du criticisme dialectique. Celui de Kant et de sa *Critique de la faculté de juger*; celui de Fichte dans le *Fondement du Droit Naturel*, par exemple. Un romantisme qui tend à « potentialiser » une poésie totale du monde : *la critique comme poétique, et la poétique comme critique*, entendons-nous...

²⁵ C'est le cas, notamment, de La Motte-Fouqué, auteur d'un chef-d'œuvre de l'imagination et du merveilleux romantique, *Ondine*. En politique, il était ce farouche conservateur anti-révolutionnaire.

Dans cet effondrement des valeurs²⁶, le langage, qui véhiculait ces mêmes valeurs, se trouve inadéquat, inadapté, à la nouvelle réalité du nihilisme. Cet effondrement en appelle à un autre type de langage susceptible de dire, et de mettre en forme, la réalité et l'essence du nihilisme. Ce nihilisme induit un véritable cataclysme philosophique ouvrant des voies inédites : certaines conduiront aux camps d'extermination du national-socialisme, mais d'autres pouvaient, aussi, élargir le spectre de l'émancipation.

Ce nouveau positionnement devait passer par une refondation du langage, capable d'élucider la réalité nouvelle du *Capital* et sa domination sur les sociétés humaines. Le langage du marxisme connut ainsi un saut qualitatif lié à une praxis révolutionnaire autre que celle, réformiste, pratiquée par la social-démocratie. Or, il se trouve que cette *apocalypse*, au sens vulgaire du terme, mécanisée et guerrière, a pu, malgré elle, et contre elle, favoriser, comme en contrepoint, en tant que *guerre des mots* contre la déshumanisation, le désir de création de communautés poétiques singulières. Celles qui devaient préfigurer, idéalement, la possible communauté poético-politique à venir, promesse problématique et hypothétique *d'un Être-communauté Autre*. L'important, c'est que ces grands élans poétiques et artistiques, qui participaient au cours tragique de l'Histoire, n'en étaient pas pour autant réductibles, en tant qu'épiphénomènes, aux événements politiques qui avaient lieu simultanément. Ils ont eu leur autonomie spécifique et singulière. La poésie a donc son langage propre : celui qui est irréductible à toute forme de langage autre. Saint-John Perse, dans *Anabase*, n'écrivait rien d'autre que cela :

«Les tambours de l'exil éveillent aux frontières

L'éternité qui baille sur les sables »²⁷

2 SURVIVRE : les avant-gardes artistiques, l'Histoire, la Révolution

Dans l'expressionnisme, le futurisme, le dadaïsme, le premier surréalisme, se trouvent, pour ainsi dire, résumés, *les grands mouvements socio-artistiques* qui s'étaient dressés contre la monstrueuse déformation nihiliste et aliénante du monde bourgeois. Mais, et il faut le préciser, ils se sont également dressés²⁸ contre les partis politiques qui prétendaient s'appropriier la totalité du langage révolutionnaire pour mettre, ainsi, l'art à leur seul service. Les avant-gardes artistiques avaient la conscience aiguë que l'imagination poétique ne saurait être asservie à la politique. Car l'imagination poétique est toujours au-delà d'elle-même. Elle aspire irrésistiblement à un *Ailleurs* autre. La poésie est alors fureur en attente de la venue de cet *Ailleurs*.

Pour préparer la venue de cet *Autre* inconnu, les artistes d'avant-garde, les Dadaïstes surtout, devaient alors briser les cadres balisés d'une esthétique qui avait fait faillite, car elle ne répondait plus à ce qui grondait au sein des événements en cours. Leur but avoué était de faire advenir l'essence poétique *du dire et du faire de l'Être*, encore occultée par l'ancien dire poétique, car celui-ci ne correspondait plus en rien, ou si peu, à cette attente d'un *Autre* encore sans visage. Pour eux, ce visage devait demeurer infigurable, afin que chacun puisse se l'approprier au sein de la nouvelle communauté poétique et sociale, et en jouir librement.

²⁶ Celles propres au projet utopiste du socialisme, ou communisme, dans divers mouvements ouvriers. La bourgeoisie, elle aussi, a été profondément affectée par la perte de ses propres valeurs, éthiques ou morales, portées haut et fort, au nom d'une démocratie *idéale*, pour finir en violence idéologique, et en corruption généralisée.

²⁷ *Anabase*, repris par Mireille Sacotte, dans *Saint-John Perse*, p 204, Paris, Belfond

²⁸ Mais dans une mesure moindre, et pour cause...

Tous dadaïstes !

De tous ces mouvements, le plus engagé directement dans la *Révolution* fut sans doute le dadaïsme allemand²⁹, contemporain et partie prenante active des mouvements révolutionnaires des conseils ouvriers, radicalisés par la révolution spartakiste. Bien sûr, cette révolution échoua, et avec son échec, ce fut aussi celui de la constitution d'une communauté poétique durable. Qu'importe le désastre politique : le dadaïsme apparut, néanmoins, comme une subversion inédite et inouïe de l'essence des formes du langage, sans laquelle il ne saurait y avoir de véritable révolution émancipatrice globale. Dans le grand flux des révolutions prolétariennes, russe et allemande³⁰, mais aussi dans leur reflux, le dadaïsme a pu traduire quelque chose de l'essence du poétique, ce brassage de toutes les formes de l'Être vers un *Être multiple et transcendantal*. En quelque sorte, le dadaïsme, en un état de *prescience*, allait anticiper les événements à venir. Après la défaite des révolutions, le dadaïsme exprima, de la même manière, l'incommensurable désespérance existentielle disant le *Néant* ou *le vide de l'Être* en souffrance de *Monde*. Ainsi ces mots en liberté de Kurt Schwitters :



Transit
La pénurie est grande
Économisez sur le gaz et le prix des
tickets !
(Transfert)
Les objets trouvés sont priés de tenir
les avis en laisse
Les chiens doivent être détaxés auprès du
préposé à la gare
L'administration des guichets à l'hôpital
(Non-fumeurs increvables)
Prière de conserver cette place aux
chiens sans collier
Tout commerce est pâte dentifrice aux
personnes non autorisées
(Contrebande comprise)

Les bijoux sont interdits et exclus de la
suite du parcours
Les épingles à chapeau non protégées sont
priées de s'avancer
Au milieu du couloir
Ne pas sauter sur le compagnon en marche
(quand le train s'arrête)
Ne pas ouvrir avant le départ du train
(pour hygiène dentaire)
C'est l'erreur capitale de notre
politique.³¹

À travers le sens du non-sens et leur nihilisme anarchiste, ou communiste, qu'ils donnaient à voir dans une époque de fortes convulsions, les poètes dadaïstes traduisaient, à leur manière destructrice, le déluge à venir d'une nouvelle utopie *nihiliste* du *Mystère*. Un rituel magique sans officiants, sans religion, sans sacrifices, sans croyances : la révolution devait être, elle-même, *le mystère du divin*. La poésie ne visait-elle pas, après tout, dans le saccage *sauvage* des formes artistique instituées, et ce, par le biais d'un héroïsme révolutionnaire - et qui caractérisait si bien les **Spartakistes** - à *re-crée*r le *divin* ?

*Re-crée*r le *divin*, et alors amener à un nouvel état des choses, c'est-à-dire, *le positionnement inédit de l'homme dans le Cosmos, et du Cosmos dans le Social*.

²⁹ Le dadaïsme français est plus tardif. L'époque qui l'accueille est déjà une époque de reflux révolutionnaire.

³⁰ L'idée même de révolution débordait largement cet épicycle pour déferler, non plus en idée, mais en pratique, sur toute l'Europe.

³¹ Kurt Schwitters, Merz, «Au prolétariat de Berlin !», 1921-1922.

Les dadaïstes se sont lancés dans le jeu de massacre des formes instituées, tout en attendant la venue d'un *divin* révolutionnaire, *délié*, de façon radicale, de toute autorité, politique, sociale, ou culturelle, ainsi que de tout pouvoir, de tout État. Les dadaïstes, nous l'avons vu, participèrent au mouvement révolutionnaire, en Allemagne. Certains, tel Franz Jung, militèrent activement au sein



du KAPD, Parti Communiste Ouvrier Allemand, un Parti-Mouvement devenu très rapidement hostile à la politique bolchevique. Sommes-nous alors en présence d'une virulence *sauvage* anti-bourgeoise, destinée à bâtir un nouvel *habiter de l'homme*, dans un monde devenu *Monde* ?

S'agissait-il d'une nécessaire *ré-intégration* aléatoire de la communauté politico-sociale, dans une poétique du *Cosmos* ? Le mouvement Dada envisageait-il comme un *retour des dieux*, ceux de la puissance créatrice d'une nouvelle source d'étonnement et d'émerveillement poétique et philosophique ? On est en droit de le penser. Mouvement d'ampleur, le dadaïsme et son nihilisme anarchique vont de pair avec le nihilisme du capitalisme, devenu capitalisme financier impérialiste. Par lui s'ouvre le grand cycle de la valorisation de la valeur, menacée par la baisse tendancielle du taux de profit. Le passage du *capital* vers la nouvelle forme de la *Valeur* (le capital financier) est précisément l'une des réponses possibles, pour le *Capital*, à cette tendance. Le dadaïsme, d'un autre côté, faisait aussi corps avec le prolétariat et sa *praxis* révolutionnaire. Sauf que la *praxis* dadaïste se passait, surtout, au niveau de l'art et de la culture. Finalement, à tous les niveaux de la société, le nihilisme du *Kapital* imposait son choix, en une dépoétisation générale. L'axiome a priori, posé par nous, c'est donc l'idée que face à la dépoétisation nihiliste du monde, celui-ci sera poétique, ou ne sera pas, en tant que monde habitable pour les humains.

Le monde à venir n'aura d'intérêt, que s'il est poétique, c'est-à-dire, révolutionnaire et proprement humain, habitable pour chacun, et pour tous. Une demeure pour tous les êtres humains : « *L'homme habitera le monde en poète, ou ne l'habitera pas* », dirait la poésie d'Hölderlin.

Bruit, fureur

Revenons maintenant au concret du rapport entre poésie et révolution, vers le foyer matériel du mouvement révolutionnaire prolétarien : les Révolutions russes, celle de février 1917, mais surtout celle d'octobre de cette même année 1917. Nous avons évoqué ce qu'il en a été de l'Allemagne, à ce sujet, durant le Mouvement des Conseils ouvriers³²...

³² Nous n'oublions pas d'évoquer *Il Biennio Rosso*, période de l'histoire de l'Italie après la Première Guerre mondiale, pendant laquelle se produisent, surtout en Italie du Nord, mobilisations paysannes, manifestations de millions d'ouvriers, occupations d'usines avec parfois des tentatives d'autogestion. Les agitations s'étendirent jusqu'aux zones rurales de la plaine du Pô accompagnées d'affrontements violents. Comme à Turin, en 1919-1920, obligeant à une réaction patronale répressive, ouvrant la voie au durcissement politique, à l'Italie du fascisme : A. Gramsci, *Il movimento torinese dei Consigli di fabbrica, L'Ordine nuovo*, 14 mars 1921. Voir également le tableau de Carrà, *Les Funérailles de l'anarchiste Galli*...

En Russie, c'est une même explosion *sauvage* de poésie, bien évoquée par Alexandre Blok dans *Les Douze* et dans *Les Scythes*, qui devait caractériser ce moment révolutionnaire. Cette *sauvagerie*, nous la retrouvons également chez des auteurs comme Boris Pilniak, dans *L'Année nue*, ou encore, chez Isaak Babel, *Cavalerie Rouge*, qui l'exaltent, chacun à leur manière. Ces évocations sont importantes. Elles montrent en effet que la révolution prolétarienne n'a pas été ressentie, ou pressentie, comme un pur et simple événement matérialisé par une praxis politique, esthétisé finalement par le champ poétique³³.



En effet, la révolution a été interprétée, également, comme un bouleversement cosmogonique, *un retour des Dieux* du *Cosmos* tout entier, sans négliger, pour autant, les autres praxis révolutionnaires à composante politique. Celles des anarchistes, des bolcheviques, des socialistes révolutionnaires, de gauche, notamment. C'est donc exclusivement par rapport à cette *attente des Dieux* que l'on peut parler de *retour du Divin* ; même si pour tel ou tel artiste d'avant-garde, *divin*, signifiait *mysticisme* ou *religiosité des vieux-croyants* ... Et ce *divin* ne voulait nullement dire *religion*, ou retour du, et au, religieux de l'orthodoxie d'avant. Ce *retour du divin* se voulait comme **praxis artistique** destinée à faire descendre le *divin* du Ciel sur la Terre, dans une totalité conflictuelle de *l'Un et du Multiple*, l'Altérité énigmatique et *sauvage* du sens premier de l'Un. Cette figure de l'Un, conflictuel ou agnostique, puisqu'il se donne à lui-même comme l'essence du mystère de *l'Un-Autre*. Nous sommes loin de la désignation de l'Un identique à lui-même, propre au procès de l'identitaire, car l'Identique (ou le principe de l'Identité, si l'on veut) pouvait, dès

lors, être saisi dans sa propre négation. La *négation de la négation identitaire* devait ouvrir sur *l'universalité dans l'Altérité*...

La *Révolution* pouvait ainsi se déployer à l'infini et, être la source d'une poésie inédite du politique et du social. Mais ce ne fut pas le cas. La fulgurance émotionnelle du retour du sensible poétique ne dura que peu d'années. Sa *fureur et son mystère* tendaient, par essence, à bouleverser, de fond en comble, l'étroitesse du politique, comme ordre et pouvoir de l'État bolchevique. À terme, celui-ci, tout à son désir de *maîtrise instrumentale*, ne pouvait tolérer une *opposition* qui se plaçait aux antipodes de cette maîtrise. Après une période de confrontation, pas toujours autoritaire, ou répressive, certes, entre le bolchevisme incarné en avant-garde politique et *l'anarchisme* tumultueux des avant-gardes artistiques, le premier finit par imposer son diktat. Il est alors effectivement exact de dire que cette agitation *anarchique*, d'une créativité inouïe, qui s'acheminait sur plusieurs sentiers et traverses inconnus d'avance, dans une *hétérogénéité sauvage*, ne pouvait que déstabiliser, heurter, le nouveau pouvoir du Parti unique bolchevique, dans son désir d'homogénéisation identitaire.³⁴

³³ Au sens où cet événement ne serait matérialisé que par une praxis politique et sublimé par le dire poétique, la fulgurance esthétique du poétique. Jean-Michel Palmier dans *Lénine, l'art et la révolution*, Payot, rééd 2006, démontrait que la révolution d'Octobre a pu bouleverser l'ensemble de la vie artistique russe et contraint chacun à se décider politiquement face aux événements...

³⁴ « On peut dire que, depuis la conclusion de la paix, le mouvement futuriste a perdu complètement son caractère et s'est dissous en différents courants subséquents. Les jeunes intellectuels sont presque tous réactionnaires. Les ouvriers, qui avaient vu dans le futurisme des éléments de lutte contre la vieille culture académique italienne, ossifiée et étrangère au peuple, doivent aujourd'hui lutter les armes à la main pour leur liberté et ont peu d'intérêt pour les vieilles querelles. Dans les grandes villes industrielles, le programme du *Proletkult* qui vise à éveiller l'esprit créateur de l'ouvrier à l'égard de la littérature et de l'art, absorbe l'énergie de ceux qui ont encore le temps et le désir de s'intéresser à de telles questions. », A.Gramsci, *Lettre à Trotsky sur le mouvement futuriste italien, 08 septembre 1922*.

Lorsque le pouvoir de l'identité nationaliste s'affirme historiquement, et de façon exclusiviste, en Russie, à partir de 1923³⁵, les avant-gardes de la période proprement révolutionnaire perdent de leur puissance subversive. Elles survivent dans les marges, pas encore totalement cadencées par les nouveaux pouvoirs totalitaires, mais en train de le devenir. La contre-révolution s'étend sur toute l'Europe, là où, surtout, eurent lieu les grandes expériences artistiques : en Russie, en Allemagne, ou en Italie. Les dadaïstes avaient libéré les mots de leur quantification, dans l'équivalence généralisée, pour entraîner ces mots en un déchaînement multiforme de leur sens, dans une sorte de feu orgiaque *anarchiste-nihiliste*. Dans ce cadre, la subversion avait été totale. Les mots étaient entrés dans un jeu frénétique *du-sens-du-non-sens* : le dire dans les mots n'obéit plus à aucune forme canonique, les mots errent dans une sorte de vagabondage, sans aucune direction connue, précise. La *poétique* dadaïste dynamitait la signification bourgeoise des mots et du langage. Mais nous étions, alors, dans ce plein tumulte de créativité révolutionnaire pratique.

Le dadaïsme avait fait de *l'art sans art*, son refus intransigeant de *l'art* a été total. Toutefois, ce refus ne peut se comprendre que par le caractère exceptionnel de l'événement révolutionnaire, lequel se proposait de tout révolutionner *par la racine*, de façon radicale. L'art à l'époque du règne des masses et de la marchandisation totalitaire de l'existence humaine, devra donc prendre une autre signification, positive, cette fois-ci. Comprenez, non pas dans le sens d'un quelconque *positivisme*. Pas au sens de ce slogan : « *Avec carrefour, je positive* », mais dans la négation de la positivité réifiée du réel institué pour une autre positivité, non aliénée.

Cette *positivité de l'art* existe actuellement, avec les limites et les caractéristiques propres à l'époque dans laquelle ces artistes prennent place. Cette positivité de l'art n'existe, à notre époque, que par l'absence de tout mouvement révolutionnaire. Elle est *l'ultime refuge*, malgré lui, et de manière inconsciente, du refus de la massification capitaliste de *Das Kapital*.

Un refuge extrêmement fragile, menacé, encerclé de toutes parts, envahi à tous les niveaux par l'idéologie totalitaire des masses³⁶ lobotomisées par ladite *consommation-communication de masse*.

Tous Surréalistes !

Lorsque débute le reflux révolutionnaire prolétarien européen, le premier surréalisme - celui du *premier Manifeste* - tentera de s'approprier la grande leçon *non-artistique* du dadaïsme. Le surréalisme émerge, en tant que mouvement, à une époque où commencent à se faire sentir *les effets contre-révolutionnaires* sur le mouvement ouvrier, lequel se laissera aveugler, de plus en plus, par *la grande lueur à l'Est*. Il est vrai que les surréalistes, pas tous certes, tels André Breton, Pierre Naville, Benjamin Péret, entre autres, pouvaient encore espérer que le processus enclenché par les Bolcheviques proposerait à l'humanité le *vrai socialisme* des Soviets. C'est la raison pour laquelle, les mêmes, qui voulaient mettre le surréalisme *au service de la révolution* se sont tournés vers Trotsky, en tant que théoricien de la Révolution trahie par le *Thermidor* stalinien. Et la chute fut rude : *Transformer le monde* et, *Changer la vie*, ces apories devaient demeurer, désormais, une perspective lointaine. Et impossible ? Le surréalisme se résigna alors à intégrer certaines formes culturelles, littéraires et artistiques, puisées chez Rimbaud et Lautréamont, mais aussi, dans le très riche héritage du romantisme. Lautréamont et son désir de poésie intransigeante, fébrile, incandescente. Totale³⁷ :

« *La poésie n'est pas la tempête, pas plus que le cyclone. C'est un fleuve majestueux et fertile. / On ne rêve que lorsque l'on dort. Ce sont des mots comme celui de rêve, néant de la vie, passage terrestre, la préposition peut-être, le trépied désordonné, qui ont infiltré dans vos âmes cette poésie moite des langueurs, pareille à de la pourriture.*

³⁵ En Allemagne, les avant-gardes expressionnistes demeurent néanmoins en activité productive, jusqu'en 1933.

³⁶ Nous renvoyons à José Ortega y Gasset (1883-1955), *La révolte des masses*, 1930.

³⁷ Nous voulons, ici, rapprocher Lautréamont de Marx. Ainsi, lorsque nous parlons du rôle plus actuel des artistes dans la lutte contre l'aliénation et la réification qui surplombent les rapports sociaux, il ne s'agit nullement de revenir en deçà de Lautréamont. Ce rôle n'est pas, en son essence, structurel, mais conjoncturel. L'objectif central demeure, à nos yeux, la suppression de la division sociale et langagière imposée par le Capital. Le but ultime étant l'avènement d'une poétique, d'une politique, en son absolu, sa totalité : un monde libéré de la dictature du Capital... Ainsi, comme le souhaitait Lautréamont, la poésie pourra « **être faite par tous** ».



Passer des mots aux idées, il n'y a qu'un pas. / En son nom personnel, malgré elle, il le faut, je viens renier, avec une volonté indomptable, et une ténacité de fer, le passé hideux de l'humanité pleurarde. Oui: je veux proclamer le beau sur une lyre d'or, défalcation faite des tristesses goitreuses et des fiertés stupides qui décomposent, à sa source, la poésie marécageuse de ce siècle. / Allez, la musique. /

Ne flattez pas le culte d'adjectifs tels que indescriptible, inénarrable, rutilant, incomparable, colossal, qui mentent sans vergogne aux substantifs qu'ils défigurent: ils sont poursuivis par la lubricité. /

Parlez-moi de ces mendiants qui ont un chapeau grandiose, avec des baillons sordides ! Ceux qui veulent faire de l'anarchie en littérature, sous prétexte de nouveau, tombent dans le contre-sens. On n'ose attaquer Dieu; on attaque l'immortalité de l'âme. Mais,

l'immortalité de l'âme, elle aussi, est vieille comme les assises du monde. Quelle autre

croissance la remplacera, si elle doit être remplacée ? Ce ne sera pas toujours une négation. /

La poésie personnelle a fait son temps de jongleries relatives et de contorsions contingentes. Renouons la chaîne régulière avec les temps passés; la poésie est la géométrie par excellence. Depuis Racine, la poésie n'a pas progressé d'un millimètre. Elle a reculé. Grâce à qui ? aux Grandes-Têtes-Molles de notre époque. Grâce aux femmelettes, Châteaubriand, le Mobican - Mélancolique; Jean-Jacques Rousseau, le Socialiste-Grincheur ; Edgar Poe, le Mameluck-des-Rêves-d'Alcool; Georges Sand, l'Hermaphrodite-Circoncis; Théophile Gautier, l'Incomparable- Epicier; Goethe, le Suicidé- pour-Pleurer; Sainte-Beuve, le Suicidé-pour-Rire; Lamartine, la Cigogne-Larmoyante; Victor Hugo, le Funèbre-Echalas-Vert; Musset, le Gandin-Sans-Chemise-Intellectuelle; et Byron, l'Hippopotame-des-Jungles-Infernales. / Il faut que la critique attaque la forme, jamais le fond de vos idées, de vos phrases... Arrangez-vous. /

Toute l'eau de la mer ne suffirait pas à laver une tache de sang intellectuelle. »³⁸

Le Surréalisme allait s'écarter du Dadaïsme, et, faute de *faire la révolution*, s'est perdu dans l'impasse des exclusions et des anathèmes³⁹. Pour autant, pouvons-nous dire que le surréalisme s'est noyé dans le marécage de la contre-révolution ? En tout cas, les surréalistes tentèrent de ramer à contre-courant, à une époque où la contre-révolution prenait véritablement le pouvoir politique, et non plus seulement, le contrôle des esprits. Il reste néanmoins dans le Surréalisme quelque chose de la violence anarchiste du Dadaïsme, de son esprit subversif et provocateur. Cet esprit de rébellion s'est notamment exprimé dans leur attitude, sans concessions, envers le colonialisme, l'impérialisme français. Les Surréalistes ont été les seuls, ou presque, à ne pas avoir été, à ce sujet, équivoques. Le Parti Communiste français, déjà intégralement *bolchévisé*, était, lui, d'une ambiguïté exemplaire. Toutefois, malgré les diverses contradictions et certaines impasses auxquelles il eut à se confronter, le surréalisme demeure une grande aventure poétique du XXe siècle⁴⁰. L'esprit de la révolte et de la liberté de création, demeure, pour ce mouvement, essentiel...

³⁸ Lautréamont, Poésies II.

³⁹ Les poètes du *Grand Jeu*, notamment René Daumal - lui-même *hégélien de gauche*, marxiste - lui reprochèrent vertement.

⁴⁰ Le surréalisme nous laisse quelques chefs-d'œuvre, comme cette *Ode à Charles Fourier*, d'André Breton ; la poésie de René Char ; le premier Aragon, celui du *Paysan de Paris*, tant apprécié par Walter Benjamin ; Antonin Artaud. D'autres auteurs, parmi eux, Benjamin Péret, René Crevel, Georges Ribemont-Dessaignes - qui fut dadaïste. A ce sujet : Ribemont-dessaignes, *Déjà jadis ou Du mouvement dada à l'espace abstrait*, 10/18, 1973.

Ajoutons un point important, primordial quant à nos propos : le surréalisme ne s'est jamais détourné de la subversion politique, et le surréalisme critiqua, sans conditions, l'esprit de la nouvelle « poétique réaliste socialiste »⁴¹. Et en cette *nouvelle poétique réaliste socialiste*, les Surréalistes virent une résurgence de l'idéal littéraire de la bourgeoisie. Mais sans la grandeur passée de ce dernier, lequel avait su, au moins, créer des *héros négatifs*, et faire ainsi preuve de libre critique de la réalité. Enfin, les surréalistes gardèrent un attachement indéfectible à la poésie, et le grand reproche que nous pouvons adresser à André Breton était d'être, lui, insensible à la poésie de la musique⁴², par ailleurs hautement prisée par les romantiques, par eux élevée au sommet du dire poétique, à une époque comparable à la nôtre : époque qui ne se prêtait aucunement à un *vivre poétique*.

Temps modernes

Après 1945, nous ne pouvons que constater l'absence de ces grands mouvements poétiques et artistiques qui *faisaient corps* avec l'expérience révolutionnaire prolétarienne... En effet, à partir de 1945, après la défaite du national-socialisme, du fascisme, et du militarisme japonais, l'Europe tourne la page d'une époque hautement tragique pour se lancer dans la paix politique et sociale. Certes, il n'y a jamais de paix totale, loin de là. Mais la paix est là, entre nations européennes... Demeurent des conflits violents, des crises sociales, permanentes, au sein de chaque nation. Et la guerre, elle, s'exporte plutôt bien. Loin. Ailleurs. En Asie. En Afrique. Le capitalisme va bientôt connaître métamorphoses sur métamorphoses, conséquences des grandes innovations technologiques, cybernétique, et plus tard, informatique, numérique. La technique, devenue système technicien, incorpore de plus en plus la science et va imposer, au gré du temps, aux sociétés, un idéal de vie, de consommer, d'habiter, de travailler, *empirico-pragmatiste*, aux antipodes du vécu poétique.

Le but de ce dispositif technoscientifique étant la rationalisation réifiée absolue des relations humaines et sociales⁴³.

⁴¹ Le surréalisme avait pour objectif central la suppression de la division sociale du travail, entre travail intellectuel et travail manuel. Mais dans le texte *Pour un art révolutionnaire indépendant*, daté de 1938, cosigné par André Breton et Diego Rivera, et auquel Trotsky apporte une large contribution intellectuelle, il s'agissait de soutenir le « collectivisme socialiste » tel qu'il s'imposait en URSS, en même temps qu'il accordait aux artistes la liberté totale d'expression dans l'art: « Si, pour le développement des forces productives matérielles, la révolution est tenue d'ériger un régime socialiste de plan centralisé, pour la création intellectuelle elle doit dès le début même établir et assurer un régime anarchiste de liberté individuelle. Aucune autorité, aucune contrainte, pas la moindre trace de commandement ! ...

(...) Les diverses associations de savants et les groupes collectifs d'artistes qui travailleront à résoudre des tâches qui n'auront jamais été si grandioses peuvent surgir et déployer un travail fécond uniquement sur la base d'une libre amitié créatrice, sans la moindre contrainte de l'extérieur. » Quid de l'indépendance de l'avant-garde artistique par rapport au parti politique, par rapport à l'avant-garde politique ? La perspective de la suppression de la division sociale du travail, ainsi que celle de l'autosuppression du prolétariat ne pouvant exister, dans cette dimension, l'avant-garde artistique ne peut donc se réaliser qu'en tant qu'expérience historisante du langage poétique, donc de manière radicale, à la racine du mot. Trotsky, lui, en une définition subjective : « Nous estimons que la tâche suprême de l'art à notre époque est de participer consciemment à la préparation de la révolution. Cependant l'artiste ne peut servir la lutte émancipatrice que s'il est pénétré subjectivement de son contenu social et individuel, que s'il en a fait passer le sens et le drame dans ses nerfs et que s'il cherche à donner une incarnation artistique à son monde intérieur. Et renoncer pour sa part aux complaisances que les organisations staliniennes exigent de lui en échange de possibilités matérielles », M. Kadar, *Surrealists and Trotsky*, Edmonton, 1983.

⁴² La position d'André Breton, par rapport à la musique et au roman évoluera, surtout après 1945. Après avoir ridiculisé Dostoïevski pour *Crime et Châtiment*, dans les *Manifestes du Surréalisme*, il devait louer la valeur de James Joyce, sans pour autant adhérer au parti pris poétique de ce dernier. Par ailleurs, Breton salua la poésie des Romantiques allemands, celle de Novalis et surtout celle d'Achim von Arnim : « Un lieu où se consume et s'avive la bataille spirituelle la plus exaltante qui se livre encore et qui se soit livrée », Breton, *Préface à Contes bizarres*, 1933.

⁴³ Ceci ne veut pas dire que cette rationalisation n'existait pas auparavant, mais certainement pas à cette échelle. Persistaient, résistaient encore certaines marges, ce qui n'est pas le cas maintenant.

Dans l'objectification de plus en plus réifiée de la réalité humaine, l'essence poétique de la poésie (poème, musique, peinture, sculpture...) tend alors à trouver refuge dans la subjectivité d'un artiste-sujet, de plus en plus séparé de la communauté humaine.

Cela, à cause de la violence engendrée, *produite*, par le mode de production capitaliste, et de l'irruption de nouvelles technologies à visée dominatrice. Isolée, de fait, la communauté humaine s'abîme en une perte vertigineuse d'humanité. Seule priorité, dès lors, pour le *Prolétariat*, ce *Sujet de l'Histoire*, et voulu comme tel, par les différentes communautés *utopico-communistes*⁴⁴, de retrouver, maintenant, son centre : le *Prolétariat* devait s'attaquer aux racines mêmes du *Capital*, et seule la *Révolution* pouvait l'emporter⁴⁵. Et pour que cette *Révolution* soit totale, il fallait que le prolétariat puisse aussi renverser le pouvoir économique et social de la bourgeoisie industrielle...

Seulement voilà, depuis la Commune de Paris de 1871, et la Révolution d'Octobre 1917, le *Prolétariat* peine à s'imposer... Le prolétariat devient ce *Sujet fictif* de l'Histoire : il ne serait désormais plus qu'un objet-outil producteur de plus-value⁴⁶. Le prolétariat devient ce *Sujet fictif* de l'Histoire : il ne serait désormais plus qu'un objet-outil producteur de plus-value⁴⁶.

L'Histoire, pour le Prolétariat, ne deviendrait-elle, alors, qu'un lent processus sur lequel il n'aurait plus de prise ? Jusqu'à quand ? Pour quelle révolution à venir ?



1. Vous voulez surmonter le froid ?

2. Vous voulez vaincre la faim ?

3. Vous avez envie de manger ?

4. Vous voulez boire ?

Dépêchez vous de rejoindre les Brigades de Choc

⁴⁴ Celles-ci revêtaient différentes formes, s'incarnant dans différentes tendances.

⁴⁵ Nous renvoyons à Rémi Hess, *Centre et Périphérie*, Anthropos

⁴⁶ Bien sûr, la transformation du Sujet-prolétariat en objet-outil n'a pas eu lieu sans de grandes résistances sociales et politiques. Il se peut même que, *subjectivement*, ceux qui constituent la classe - problématique - du prolétariat, refusent, avec rage, cette transformation, laquelle a été le fruit de leurs défaites historiques. Le Sujet n'est pas mort. Vaincu, tout simplement.

⁴⁶ Bien sûr, la transformation du Sujet-prolétariat en objet-outil n'a pas eu lieu sans de grandes résistances sociales et politiques. Il se peut même que, *subjectivement*, ceux qui constituent la classe - problématique - du prolétariat, refusent, avec rage, cette transformation, laquelle a été le fruit de leurs défaites historiques. Le Sujet n'est pas mort. Vaincu, tout simplement.

3 TENIR : le désenchantement du monde, la dépoétisation de la société, ce monde à venir. Ou pas.

Un monde qui nous appartient



Même si *le Kapital* se déploie dans une fuite technologique éperdue, il n'en met pas moins en place les pièces d'un *dispositif de domination totalitaire soft*. *Das Kapital* accorde maintenant des jeux, des divertissements, à une grande masse de consommateurs atones qui se gavent, devant un poste de télévision, d'informations bidons⁴⁷, dans une ambiance de pseudo fête, totalement antipoétique.

Dans l'écran de télévision, ce qui se passe réellement, c'est un rétrécissement du *Temps*, sa présentification réifiée : Temps, Toujours au Présent, *en Temps réel*, c'est-à-dire, en l'absence de toute temporalité créatrice propre.

Un temps immobile, malgré tous les appels des gestionnaires du *Présent* à un *avenir futur*⁴⁸. *Avenir futur* qui n'est jamais que la présentification de l'instant immédiat, au sein duquel le présent perd sa réalité autonome de *Présent* dans une temporalité sans passé, sans futur. À ses côtés, évolue une *masse* qui a pu intérioriser *l'éthos capitaliste* et qui, ne voyant rien venir à l'horizon de ses préoccupations existentielles, *accepte*, du moins en apparence, l'ordre réifié du Présent... Et cela, peut-être de moins en moins, vu que le capitalisme, hormis la guerre, ne sait résoudre les graves problèmes qui affectent l'Être social : « Pourvu que cette *masse* puisse continuer à consommer et à se divertir », croirait-on entendre⁴⁹. Car il est évident que l'art, la culture, en général, ne sont pas au centre des préoccupations de cette *masse*. Et pour cause : les livres, la musique, tous ces *biens culturels* que cette masse lit et écoute, répondent à l'impératif du divertissement jouissif dans l'aliénation.

⁴⁷ M6 programme, par exemple, en fin de soirée deux reportages dans le cadre de leur magazine d'information - Sic ! - aux titres évocateurs : « Drôle, glamour et sexy : les nouveaux codes de la séduction », suivi de « SDF, prostituées, milliardaires : les dessous du Bois de Boulogne »...

⁴⁸ Une publicité subliminale pour EDF est un bel exemple de ce « désir de futur ». Accompagnée d'une douce musique, une voix dit : « Nous préparons un avenir durable pour vous, pour votre bien-être. Laissez-vous aller, procréez sans angoisse pour demain : nous ferons le reste. Nous préservons l'environnement et la nature... ». Nous citons de mémoire, de façon approximative, mais l'esprit du message publicitaire, lui, est respecté.

⁴⁹ Dans *They live*, de John Carpenter, Nada, le héros chausse des lunettes spéciales, et lui qui, comme ses congénères, vivait sans lutter pour ses droits, découvre à travers ces verres fumés une nouvelle vision de l'Amérique, un pays en noir et blanc où le paysage, chaque objet, est couvert de messages subliminaux : « Obey », « Stay asleep », « No thought » qui intiment au citoyen l'ordre de ne jamais revendiquer son libre-arbitre.

Cependant, parce que la société capitaliste est traversée par de graves crises récurrentes, et qu'elle est incapable de donner un sens aux destinées humaines (*l'humanisation de l'homme*) un certain nombre d'artistes, ainsi que quelques groupes politiques, résistent. Ils résistent à leur manière, par l'art, à la dépersonnalisation de l'humain et à son aliénation.

Leur objectif, mieux, leur but, est de tenter de *ré-enchanter* un monde largement désenchanté. Pour ceux-là, le sens du *divin* a encore un sens. Mais que peuvent-ils faire, ensemble, d'ailleurs, en ces temps sombres de contre-révolution généralisée ? À l'époque de la grande période de l'expressionnisme, les artistes partageaient avec les ouvriers un certain nombre de valeurs philosophiques, dont la *transformation pratique du monde*⁵⁰. Il suffit de lire, pour se rendre compte de cette atmosphère de fièvre et d'enthousiasme collectif, les *Mémoires* du très grand metteur en scène de cette époque, Erwin Piscator. L'auteur y décrit cette proximité joyeuse, cette fièvre d'autre chose, ces ouvriers qui accouraient aux représentations de théâtre afin de partager, avec les artistes, *un Temps* où la réalité basculait, un court instant, *de l'autre côté du miroir*, miroir qui pourrait effectivement être celui de Lewis Carroll... Toute idée de révolution apparaît, aux yeux des multitudes aliénées par les pouvoirs⁵¹, soit comme l'idée de quelques rêveurs, dans le meilleur des cas... Soit comme étant celle émanant de dangereux terroristes, du moins en puissance. Or, seule la praxis révolutionnaire, prolétarienne et poétique, peut *ré-enchanter* le monde, ouvrant la sensibilité au rêve et à la poésie. Le rêve et la poésie demeurent toujours parce que ces qualités se réfèrent à l'essence humaine de l'homme. Rêve et poésie demeurent, comme hypothèses d'un monde à venir. Non pas détruites, simplement refoulées. Il *n'est d'oubli que ce qui peut recommencer*, nous dit la psychanalyse freudienne : **le refoulé peut revenir**.



⁵⁰ Marx, 11^e thèse sur Feuerbach : *Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de diverses manières : il importe maintenant de le transformer.*

⁵¹ Ce qu'il faut saisir ici : *Multitudes aliénées* renvoient, en termes, à *la masse*, ou *les masses*, expression vulgarisée à la fois par les fascismes et les différentes formes du stalinisme, et utilisée abusivement par les maoïstes. Ce terme ne renvoie nullement à celui de *Peuple*, pas plus qu'à celui de *classes sociales*. Le prolétariat, au XX^e siècle, est une classe sociale, et non, *les masses*. Certainement, le phénomène *masses* exista durant certaines révolutions, mexicaine ou chinoise. Mais ces *masses* n'étaient pas une *masse*. Le terme *masse* renvoie, lui, à l'homogénéité indifférente aux individus, ou, aux classes sociales ; à l'abstraction, ou au mythe de la *compactité*, c'est-à-dire, dans la communion de l'union dans l'Absolu, sans extériorité, ou altérité, possible et pensable. Ces masses propres étaient traversées par des conflits et des luttes intestines qui traduisaient les contradictions propres à toute formation sociale. À paraphraser Karl Marx *Ce ne sont pas les masses qui font l'Histoire, mais la lutte des classes*, dans *Contribution à la critique de l'économie politique* : « *Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine la réalité, c'est au contraire la réalité sociale qui détermine leur conscience.* »

Le *désenchantement* réel du monde peut conduire à la rêverie nostalgique d'une autre temporalité du *Temps*. Mais quelle forme alors, lui prêter ? Celle d'un temps cyclique ? Le temps du prophétisme ? Ou bien alors, le temps comme volonté d'imagination : *imaginer autre chose*.

Même si l'artiste ne peut plus communiquer avec les *Individus* socialisés à travers le langage aliéné de la communication de masse, il peut, cependant, briser les codes. Briser les codes institués et ouvrir à un langage autre, à un dire réellement poétique. Mais gare ! La boussole du Temps linéaire s'affole en une sorte de frénésie apocalyptique : le capitalisme produit ses propres désastres, sème la panique, engendre la Peur, la Peur de ce qui n'est pas lui : **le capitalisme entraîne la haine de l'autre.**

Face à son désir d'apocalypse, *le Capital* se présente comme le Dieu sauveur de l'humanité. En réalité, *le Capital* entraîne l'humanité vers l'abîme, après l'avoir égaré dans le désert de l'âme.



Si la grande masse des individus (Des citoyens ? Mais où sont-ils, ces citoyens ? Un citoyen passif n'est pas un citoyen) tourne le dos à l'utopie, un grand nombre de poètes, de musiciens, même s'ils ne sont pas liés par une *communauté de destin*, comme le furent les avant-gardes évoquées, s'acharnent, cependant, à maintenir vivante l'idée de l'utopie. Non pas comme une fermeture sectaire, mais plutôt comme *l'horizon d'un sens possible*. Certes, il faut l'avouer : cette *communauté de destin* ne peut pas exister actuellement car l'heure est à l'individualisme cynique, lequel exprime l'état de cette *guerre de tous contre tous*, cet avènement de la contre-révolution sociale généralisée à l'échelle planétaire : la « très célèbre » *mondialisation financière totalitaire*⁵².

⁵² Les récents déboires économiques de la Grèce, «sauvée» par L'Europe, au prix d'un accord-plan-de-rigueur, en fait, guerre des intérêts de chacun, en disent long. À peine signé, déjà remis en cause par la cupidité des marchés qui spéculent sur le malheur de la Grèce, sans scrupule, en toute impunité. Que manifestent les classes moyennes, les fonctionnaires, premières victimes de ce plan d'austérité ? Finalement, toujours cette même interrogation : *La morale, à l'horizon de l'Histoire, ou y entre -t-elle par une rupture violente ?* Marcuse : «*Toute administration technocratique et politique, si totalitaire soit-elle, dépend pour son fonctionnement de ce sens « moral » : une certaine attitude, relativement « positive » de la population opprimée à l'égard de l'utilité du travail et du caractère nécessaire qu'implique l'organisation sociale du travail. Or, ce sont précisément ce sens moral, ces valeurs opératoires - indépendamment de leur validité idéale - qui risquent de disparaître face aux contradictions qui se développent dans la société. On verrait alors s'étendre l'insatisfaction et le malaise, mais aussi l'inefficacité, la résistance au travail, la négligence, l'indifférence, tous facteurs de dysfonctionnement qui ne manqueraient pas d'atteindre profondément un appareil à tel point centralisé*», *Vers la libération*, Denoël Médiations, pp 155-156.

Puissance de l'artiste, tragique de la vie quotidienne

Existèrent de très grands artistes, et il en existe toujours, en dehors des mouvements artistiques évoqués. Il s'agit de personnalités de génie, assurément, mais isolées. Ce qui ne veut pas dire qu'elles ne puissent pas s'élever du particulier de leur existence singulière à une universalité concrète. Toutefois, cela reste au niveau de l'idéalité : même si ces artistes aspirent à une véritable communauté humaine, ils ne peuvent pas la produire avec les mots, avec leur seule activité poétique de peintres, de musiciens...

Et pourtant, heureusement qu'ils existent ! Car le rôle indispensable de ces artistes, nous ne cesserons de le clamer, c'est leur nécessaire présence. Il faut que ces artistes puissent, à leur façon, nous proposer une Voie autre – le défi de l'imagination créatrice – pour que l'Être humain puisse laisser venir à lui ce qu'il y a de proprement humain en son individualité propre. Si le cycle d'un certain type de révolutions - bolchevique, maoïste⁵³ - est terminé, cela ne veut pas dire que d'autres cycles révolutionnaires ne puissent pas émerger. Un **possible** poétique autre pourra alors surgir des décombres de notre présent. Mais nous ne savons pas quand. Et sous quelle forme. Le



mystère est un inconnu, et inversement, qui pourra nous étonner, nous émerveiller, une fois encore... Après tout, que firent les avant-gardes, si ce n'est radicaliser le champ du possible. Les dadaïstes firent une révolution *artistique*, en démolissant l'Art, en temps de révolution prolétarienne. Les Surréalistes tentèrent, eux aussi, une Révolution, en conjuguant poésie et politique. On était alors dans une période historique où la société - les sociétés - pouvaient basculer, soit dans le communisme⁵⁴, soit sombrer dans l'État totalitaire. Ce fut la Contre-révolution qui triompha. Mais d'autres temps tumultueux surgirent : mai 68, en France, en Italie, ou en Allemagne -

comme 1848, d'ailleurs -, et au Mexique, notamment.

Une autre communauté *artistique*, les situationnistes, après avoir mené une critique systématique de la vie quotidienne (critique reprise à Henri Lefebvre) ont mis en avant le point de vue d'une exigence poétique. Ils le firent dans un temps où le Prolétariat, après un grand nombre de défaites historiques, ne pouvait plus être pensé, sérieusement, comme le *Sujet-autre*⁵⁵. Par contre, l'autre Sujet, *le Capital* – **le seul à profiter de ce vide, dirons-nous, après 1968** – entamait une course vertigineuse vers la domination planétaire totale. Que peut donc faire la poésie, en ce moment historique, où, en citant la formule de Victor Serge : *Il est minuit dans le siècle*.

⁵³ Et qui incarnèrent plutôt, en leur devenir, la négation de l'esprit révolutionnaire.

⁵⁴ *Communisme*, en son sens originel, *communauté d'hommes aspirant à vivre en liberté*, celui qu'il pouvait avoir chez Marx, ou chez Malatesta, par exemple.

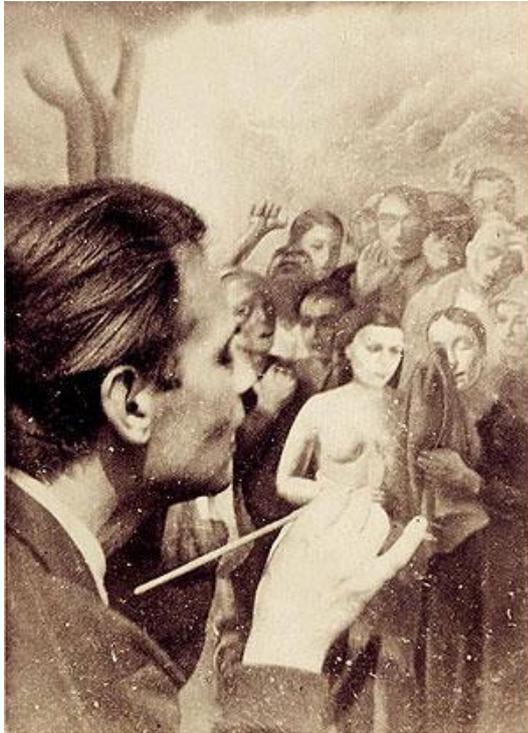
⁵⁵ Rappelons comment les Situationnistes, constatant l'échec du mouvement ouvrier révolutionnaire du début du XXe siècle, ont tenté de redéfinir le Prolétariat comme l'ensemble des individus qui sont dépossédés de tout contrôle et tout pouvoir sur *l'emploi* de leur propre vie. Ce qui devait conduire à reconstituer un nouveau Sujet à partir d'une nouvelle praxis révolutionnaire. Il faut pourtant constater que, malgré le mouvement de 1968, cette tentative est restée infructueuse, et ce parce qu'un bon nombre de situationnistes et de pro-situationnistes tombèrent, après 1968, dans une certaine forme d'ouvriérisme qui devait masquer la compréhension de la nouvelle époque. Debord : « *Ce ne sont pas tant les Situationnistes qui sont Conseillistes, ce sont les Conseils qui auront à devenir Situationnistes* », Débats d'orientation de l'ex-Internationale Situationniste, Centre de recherche sur la question sociale, 1974, cité par Pascal Dumontier, *Les Situationnistes et Mai 1968, théorie et pratique de la Révolution, 1966-1972*, Paris Ivrea, p 187, 1995.

Tous pessimistes !

Certes, la poésie, au sens large où nous l'utilisons ici, musique, peinture, poème... peut toujours déstabiliser, déconstruire, voire même détruire, là où elle peut agir.

Mais son domaine de rayonnement est limité, terriblement étroit.

En outre, au niveau de ce secteur de consommation-communication de masse, le poétique est, dans le meilleur des cas, un objet de **pur divertissement**.



Et là où ce divertissement montre les dents de la subversion, il est vite banni, chassé de l'écran de la télévision : autant dire qu'il n'existe pas. Nous arrivons à un moment où nous vivons les temps du *gadget*, high-tech, ou non, destiné, dans sa manipulation mécanique, compulsive, frénétique et obsessionnelle, à masquer, faire oublier ce que nous vivons : *le cauchemar climatisé* de notre postmodernité, expression empruntée à Henry Miller. Il faut, à tout prix, faire oublier que c'est maintenant qu'il est encore *Minuit dans le siècle*. Non pas une certaine obscurité métaphysique de l'innommable - ce serait trop beau ! - mais un *minuit* banalisé. Un *minuit* blafard et blême, sans âme. Car le *minuit* des Romantiques, lui, avait une âme. Tout, dans la postmodernité - ou capitalisme tardif - est fait pour nous amener à oublier que le Temps de l'Histoire est celui du tragique de notre temporalité finie

Le capitalisme tardif se veut, lui, éternel et immortel.

Or, il lui faut, grâce entre autres, à une publicité quotidienne massive, en tout genre, nier la réalité tragique de la mort, alors même que la société du *Capital* n'arrête pas de produire la mort sous toutes ses formes. *Das Kapital* ne se nourrit que de notre mort : il n'arrête pas de transformer *le travail vivant en travail mort, en travail de la mort*, tout en se proclamant source de bien-être, de vie, de joie, et d'espérance d'une vie éternelle. Une vie sans maladie, sans misère. Que la mort produite par *Das Kapital* soit *objective* et provienne des guerres technologiques modernes, conséquence des effets induits par le développement industriel, ou que cette mort produite par *Das Kapital* soit *subjective*⁵⁶, par son emprise sur le temps : cela n'a aucune importance pour *le Capital*. Pourvu qu'il demeure *ad eternam*. Le Temps circulaire - Production /Reproduction, simple ou élargi - du cycle économique du *Capital* est alors celui de la destruction, ou de l'autodestruction, provoquées par l'apocalypse de la peur de la mort.

Toutefois, une belle et « *savante* » idéologie, soi-disant philosophique - inutile d'en citer des noms - bien en place grâce aux médias, n'arrête pas de produire l'illusion, la fiction, d'un Capital qui serait, lui, source éternelle de progrès... De croissance merveilleuse... De développement absolu. En un mot, à les écouter, nous vivons des temps heureux, une ère de création d'emplois pour tous, une fin du chômage...

Performance, concurrence, compétitivité des ressources humaines... Voilà quelques-uns des éléments langagiers de la *post-modernité*. Ce langage de la facticité doit s'imposer partout dans la *transparence* de soi et de l'autre, dans un face-à-face dépourvu de toute *singularité propre*.

Les hommes - concept générique qui n'aura de sens que lorsque les classes sociales seront abolies, si elles le sont⁵⁷ - sont devenus des *gadgets qui parlent*, dépourvus de subjectivité propre, autonome et créatrice de leur propre existence, humaine et sociale.

⁵⁶ Par l'appropriation, sans retour, de notre temps d'existence dans le travail salarié « pour gagner notre vie ».

⁵⁷ Cette abolition ne signifie, nullement, la fin de toute conflictualité qui annoncerait la venue d'une Cité de la « radieuse harmonie ». Cela signifie simplement que les conflits se produiront à un autre niveau.

À poursuivre, nous dirons alors qu'à l'ancienne Sainte Triade, ou Sainte Trinité, *Le Père, Le Fils et Le Saint-Esprit*, se substitue une nouvelle : *Marché, Cynisme, Égoïsme...* *Le Capital*, et ses idéologues, veulent, de cette façon, nous faire oublier que l'Histoire n'est pas, ou n'est plus, tragique. Grâce au *Capital*, nous entrerons dans *un âge d'or* de l'Humanité⁵⁸. Vaste sujet...

Seulement voilà, nous désirons le communisme. Et il nous faut critiquer, de façon radicale, cet optimisme béat, propre au *progressisme social-démocrate*, ou autre. Nous n'avons donc pas d'autre recours, comme le dit Walter Benjamin, que d'*organiser le pessimisme*. Un *pessimisme actif* mettant en branle une **praxis** autre que celle qui eut cours, jusqu'à maintenant, parmi les «militants» des différents groupes d'extrême gauche. Et il y a urgence, car le *Tragique* de l'Histoire, en tant que menace affective, *épée de Damoclès* sur nos têtes, risque de se transformer en une sanglante *tragico-comédie*. Ou comédie tragique.

« Pour vivre, il faut de l'espace. »⁵⁹

La poésie, toute la poésie, peut être un appel à la volonté, par-delà tout déterminisme *positiviste-évolutionniste*. Car si elle est conforme à son essence, la poésie rassemble alors les tensions inouïes de l'humain vers l'altérité, même si elle dit, aussi, le *tragique* de l'Être. En témoigne, par exemple, la poésie d'Hölderlin, Rilke, Trakl, de René Char, entre autres. Évidemment Rimbaud, Baudelaire, Lautréamont, ou encore, Shelley, lequel disait que le poète était *le législateur caché* du cours du monde. Pour que la poésie devienne réalité, nous devons tenter de provoquer, comme le firent, en leur temps les Dadaïstes, la forme de ce *pessimisme actif*, en un seul effort surhumain vers l'utopie et son destin *messianique*, si fragile, si hypothétique soit-il... Mais il n'y a rien de garanti d'avance, car « La terre est vaine », comme le signale le poète T.S. Eliot⁶⁰ :



Cité fantôme
 Sous le fauve brouillard d'une
 aurore hivernale:
 La foule s'écoulait sur le Pont
 de Londres: tant de gens...
 Qui eût dit que la mort eût
 défait tant de gens?
 Des soupirs s'exhalai-
 ent, espacés et rapides,
 Et chacun fixait son regard
 devant ses pas.
 S'écoulait, dis-je, à contre-
 pente, et dévalait King William
 Street,
 Vers où Sainte-Marie Woolnoth
 comptait les heures
 Avec un son éteint au coup
 final de neuf.
 Là j'aperçus quelqu'un et le
 hélai: «Stetson!

«Toi qui fus avec moi dans la flotte à Mylae!
 «Ce cadavre que tu plantas l'année dernière dans ton jardin,
 «A-t-il déjà levé? Va-t-il pas fleurir cette année?
 «Ou si la gelée blanche a dérangé sa couche?
 «Oh keep the Dog far hence, that's friend to men,
 «Or with his nails he'll dig up again!

«Hypocrite lecteur!... mon semblable!... mon frère !

⁵⁸ Charles Rihs, *L'école des jeunes hégéliens et les penseurs socialistes français*, Anthropos, p 277, sur la pensée des saint-simoniens, aux débuts du XIXe siècle.

⁵⁹ À la mémoire de Ian Palach.

⁶⁰ T.S. Eliot, *La terre vaine*, Collection Points Poésie, pp. 18-21.

En nos sombres temps, la poésie peut nous soutenir dans notre longue traversée du désert de l'Être, sans destination assurée d'avance. Notre tâche est ardue, car nous sommes dans l'œil du cauchemar de nos existences presque inexistantes.

Jusqu'à maintenant, le monde social où nous vivons, au lieu d'être notre *œuvre créatrice* - et pourtant, elle l'est ! -, celle du *travail vivant*, apparaît comme celle du *Capital*. Celui-ci se présente à nos yeux dans une fantasmagorie, sans ombre, telle une puissance obscure qui plane au-dessus de nous, tel le Dieu de l'Ancien Testament imposant son diktat. Or, la poésie demeure encore, malgré tout, grâce à la persévérance de quelques artistes d'aujourd'hui, cela même qui constitue la révélation *de ce qui se trouve de l'autre côté du miroir*.

Toutefois, ne nous faisons pas d'illusions : l'autre côté est celui de l'inquiétude du labyrinthe de l'Être-*Autre*, car l'Altérité de l'Autre, c'est l'Inconnu, le *Mystère* ou le *Divin*. Nous risquons de nous y perdre, mais aussi de nous retrouver : cela ne dépendra que de nous. Par ailleurs, il se trouve que le langage poétique authentique est celui de l'inquiétude, tension abyssale du *Visible* avec l'*Invisible*, extrême complexité du dire. C'est aussi notre chance de salut. Car si le *Kapital* est un Être fait de relations sociales, il est aussi un Être *hiéroglyphique*, plein d'arguties métaphysiques, qui le renvoient vers le nihilisme absolu de l'Absolu, dans l'auto-dénégation de sa source : *le travail vivant*. C'est cela même que les idéologues qui parlent pour lui, en son nom (le *Kapital* ne parle pas directement, son langage est indirect) s'efforcent d'occulter, en traduisant ses hiéroglyphes en un langage extrêmement simplifié, lisse. Un langage de la facilité, sans aspérités, sans arêtes et sans ambivalence. Un langage destiné à inculquer, même aux presque illettrés, que *le Capital* est à lui-même sa propre source. Qu'il est inné, qu'il s'auto-engendre et s'auto-reproduit, sans dominer. Sans exploiter quiconque. Entendez : *Il n'y a donc pas eu d'expropriation originelle, puisque le Capital n'a d'autre origine que lui-même*.

Le *Kapital*, à travers son mode de socialisation, s'est donc créé un royaume fictif où la fiction règne, presque sans partage, sur un univers social factice. Dans celui-ci, tout serait *luxue, calme et volupté*, hédonisme et jeux sans interruption. Tout y serait facile. Là où tout bien-marchandise serait *démocratisé* pour que chacun et tous puissent en jouir. Et sans différer cette même jouissance. Immédiatement, *en temps réel*. Sans attente, sans temps de réflexion. Tout de suite. Dans ce cadre d'un nouveau *Jardin des Délices* déjà instauré, que demander à une jeunesse qui s'est baignée, dès sa naissance, dans les eaux *paradisiales* du *Presque-Dieu Das Kapital*⁶¹ ? Cette jeunesse, avide de biens de consommation, et de statut social, ou clanique, que la marchandise assure, que lui demander d'autre ? Gavée de téléphones portables, de musique techno commerciale, de jeux électroniques. Évoluant, qui plus est, dans un espace, matériel et mental, où tout doit être sans rugosité d'aucune sorte... Comment aujourd'hui entrer dans l'errance problématique, voire dangereuse, de l'acte poétique ? Et d'ailleurs, au nom de quoi ? Du communisme ? D'une révolution qui ne vient pas ?⁶² De celui de lire Kant, ou Hegel ? Ou Marx ? Là, il faut l'avouer, nous sommes devant un abîme d'incertitude redoutable.⁶³

Peut-on, quand même, indiquer que nous nous trouvons face à un frissonnement social de contestation de l'ordre capitaliste ? Peut-être.

⁶¹ Il s'agit de la période dorée des fils d'une classe moyenne devenue riche pendant la période historique de l'État-providence, et du presque plein-emploi. Qui évoque cette jeunesse nombreuse qui croupit dans les cités, sans horizon d'humanisation ?

⁶² Alors écouter Edgar Varèse, Iannis Xenakis ou Karl-Heinz Stockhausen ? Ou bien du jazz, celui de Thelonious Monk, Coltrane, Miles Davis, ou Charles Mingus ?

⁶³ Hommage rendu à l'historienne de la Grèce antique, Nicole Loraux qui, elle, voulait : « Lire, de cette manière, les mythes (...) dans leur ancrage civique en postulant que « le mythe est toujours déjà dans la cité », consulter à ce sujet *Diogène*, N° 212, p. 191-197. Quant à nos propos : Nicole Loraux paraphrasant Marc Bloch dans *Apologie pour l'Histoire ou métier d'historien* : « Je réfléchirai sur la méthode qui consiste à aller vers le passé avec des questions du présent pour revenir vers le présent, lesté de ce que l'on a compris du passé », *La Cité divisée, l'Oubli dans la mémoire d'Athènes*, Payot, 1997.

Il semblerait alors que les temps approchent pour une redécouverte de la poésie. Mais cette redécouverte ne se fera que par un saut, presque mortel, dans le cœur d'une autre *praxis* révolutionnaire, encore en souffrance dans les affres de son surgissement. Ce moment vrai, et non celui d'une poésie pamphlétaire qui se voudrait révolutionnaire, anti-poétique, et donc, anti-révolutionnaire en son essence, aura-t-il lieu ?



La poésie en son *Être vrai* sera alors révolutionnaire, en tant que rupture dialectique dans la trame agonisante de notre temporalité, celle de la facticité post-moderne.



Alors, saurons-nous passer de *l'état agentique* de la soumission à l'autorité du Pouvoir, et re-devenir les sujets de notre propre histoire ? Redoutable question, mais où tout demeure ouvert : la révolte, ou la rébellion, si nous voulons qu'elles soient.

Tout combat pour l'émancipation humaine, ou l'auto-émancipation, est un combat douteux, un combat du Doute sur lui-même, sans aucune certitude du but à atteindre. Au poète, le souffle de cet espoir⁶⁴ :

SOLEILS-FILAMENTS

Sur le désert gris-noir.

Une pensée à hauteur

d'arbre

Attrape le son de lumière :

Il y a

Encore des chants à chanter au-delà

Des hommes.



Contact : georges.ouden@gmail.com

⁶⁴ Paul Celan, Soleils-Filaments, dans *Reverse du souffle*, traduction J.-P. Lefebvre).